



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



788 8

GS

3606

-2-







# **LA FAMILLE**

## **DU DÉPORTÉ.**

**Voyages en Australie, au Japon, dans l'Archipel  
Indien et diverses autres îles.**

**IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C.,**  
**RUE SAINT-BENOÎT, 7.**

# LE TOUR DU MONDE

OU LES  
MILLE ET UNE MERVEILLES  
DES VOYAGES

PAR LÉON GUÉRIN

127  
AUSTRALIE

JAPON, ARCHIPEL INDIEN ET DIVERSES AUTRES ILES

PARIS  
LANGLOIS ET LECLERCQ  
RUE DE LA HARPE, 81

1842





## FAMILLE DU DÉPORTÉ.

## CHAPITRE I.

Prologue. — Histoire d'un déporté. — Botany-Bay ou la baie de la Botanique. — Les *convicts* ou condamnés de la Nouvelle-Galles du sud.

Voici ce que dit un jour à ses enfants un père qu'un cruel événement avait jeté bien loin, bien loin d'ici, dans une cinquième partie du monde, découverte depuis bien peu de temps encore et dont l'intérieur n'a été visité jusqu'à ce jour par aucun Européen.

« Mes enfants, dit ce père autant à plaindre qu'à blâmer, il faut enfin, puisque nous voici débarqués sur cette terre d'exil, que je vous raconte comment j'y ai été envoyé et pourquoi vous y êtes vous-mêmes transportés.

« Après la peine que me font subir les hommes avec justice, puisque j'ai été coupable, je dois à Dieu cette expiation, de raconter moi-même mon crime à mes propres enfants, pour qu'ils sachent que le sort d'un homme tient trop souvent à un moment d'oubli de soi-même que les larmes et les regrets de toute une vie ne suffisent pas pour racheter. Les jugements des hommes, plus inexorables parfois que Dieu lui-même, impriment souvent à la faute une tache indélébile. »

Tout en parlant, le père sentait des larmes inonder son visage, et les enfants, qui le regardaient étonnés, pleuraient aussi de sa douleur. Un instant il hésita ; puis comme s'il eût voulu se débarrasser tout d'un coup d'un poids énorme qui écrasait sa poitrine et le suffoquait, il s'écria :

« J'ai tué!.... »

Les enfants pâlirent et reculèrent.

« Rapprochez-vous de moi, leur dit le père d'une voix devenue plus calme, après le grand aveu échappé de son crime. Rapprochez-vous ! car si mes mains ont trempé dans le sang, ce fut pour vous donner le pain dont vous manquiez. Hélas ! vous n'aviez plus de mère, et moi j'étais sans travail. En vain, pendant quinze jours, j'en avais cherché d'atelier en atelier : car, dans ma fierté d'ouvrier, l'idée ne m'était pas venue encore de mendier mon pain et celui de mes enfants. Le travail, toujours attendu, ne venant pas, je voulus m'adresser à lord Derby, le maître si riche du beau château auprès duquel nous demeurions. Il me semblait que s'adresser aux grands et aux riches, c'était chercher les intermédiaires naturels entre le pauvre et Dieu. Lord Derby fit un bond en m'apercevant, comme s'il avait eu peur que je ne salisse ses habits du contact des miens, sa main du contact de la mienne. Il me tint à distance d'un regard significatif.

« Que veux-tu ? me dit-il d'un ton bref et dur.

— Du travail pour moi et du pain pour mes enfants, s'il était possible à votre seigneurie, répondis-je en baissant la tête. C'était la première fois que je m'humiliais de la sorte.

— Ils sont tous comme cela, dit lord Derby d'une

voix aigre et insolente ; ils sont tous comme cela ces gens du peuple, ils sont paresseux...

— Que votre seigneurie voie mes mains durcies par le travail, interrompis-je avec une vivacité bien excusable. Et je les lui montrais....

Il détourna ses yeux, et de ses mains blanches et potelées, que n'avait pas même noirci le contact d'une plume, il r'arrangea le nœud de sa cravate.

Cet air d'indifférence exalta ma colère.

— Ils ont les mains blanches, dis-je à mon tour, ils possèdent tout, ces gens qui ne sont pas du peuple, et si leurs terres n'étaient pas pétries de la sueur du pauvre, ils mourraient de faim.

— Insolent ! s'écria le lord.

-- Ah ! j'ai faim et mes enfants aussi, que votre seigneurie ne l'oublie pas, lui répondis-je avec une fureur croissante.... Déjà je commençais à ne me plus connaître.

— Une menace ! reprit le lord, et il avait à peine prononcé ces mots qu'il m'assénait un coup de la canne à pomme d'or qu'il tenait à la main.

O malheur ! malheur ! je cherchais des yeux un témoin pour m'aller plaindre à la justice, et je n'en vis aucun. Lord Derby s'éloignait. Que ne le laissai-je faire ! Je courus après lui, je le retins par la basque de son habit.

— Vous ! lui dis-je, vous ?... Vous, m'avoir frappé ! Ah ! mylord, vous n'y songez pas ! Je n'aurais qu'à vous étreindre de ma main noircie pour vous y briser. »

Lord Derby pouvait encore me désarmer d'un mot ; l'imprudent, pour son malheur et pour le mien, ne le fit pas. Au contraire, se rappelant qu'il avait passé pour un boxeur d'une certaine adresse, il re-

tira son habit et se mit en mesure de lutter avec moi.

« Ah ! nous voilà donc égaux, lui criai-je, en levant la tête ; nous ne le serons pas longtemps, et John Livesay vous le fera voir. »

« Je retroussai mes manches, je me mis en garde et mesurai de l'œil le côté faible du lord.

« J'abrègerai le récit de cette lutte déplorable.

« Aucun des coups de mon adversaire ne m'atteignit. Tous les miens portaient. J'aurais dû lui pardonner, car il criait : « Grâce ! grâce ! » Je n'entendais plus, je frappais, je frappais, le sang jaillissait de sa poitrine, de sa bouche, de toute sa tête, que je frappais encore. « Grâce ! » cria-t-il une dernière fois. Il tomba ; je le contemplai alors d'un œil morne et désespéré, car la réflexion m'était revenue ; il était mort.

« Plusieurs personnes accouraient cependant, qui, me voyant immobile, se saisirent de moi. Je me laissai emmener sans résistance devant la justice. Lord Derby était un personnage influent, et il n'aurait pas crié ce mot de grâce qui était ma condamnation dans ma propre conscience, que je n'en aurais pas moins encouru un rigide châtement. Je ne fus pas condamné à la peine de mort : car, malgré l'absence de tout témoin au commencement de la scène funeste, on admit des circonstances qui pouvaient atténuer mon crime ; on me condamna à être déporté à Botany-Bay. On m'accorda, comme une faveur, que j'y serais suivi par vous, ô mes bien-aimés enfants. Cette seule pensée me consola, dans l'espoir que vous ne me maudiriez pas de vous avoir emmené si loin, et je pensai qu'à Botany-Bay, du moins, je trouverais du travail et que je vous y gagnerais du pain. »

Un long silence se fit alors ; il n'était inter-

rompu, que par<sup>t</sup> des sanglots et des embrassements.

Puis le père ajouta :

« C'est déjà trop, malgré le châtement, d'avoir été coupable; je voudrais bien que ce pays ne corrompît pas mon cœur; et c'est en vous, en votre présence, en vos naïves vertus, en vos consolations que je me confie.

« Tout autour de nous sont des criminels endurcis, dont l'unique souci est de faire fortune, n'importe comment. Beaucoup, beaucoup trop y parviennent, et se donnent des airs de grands seigneurs au milieu de gens souvent bien moins coupables qu'eux, mais que cette espèce de triomphe du crime pousse de plus en plus au mal et achève de perdre. Ici le plus grand voleur, le plus grand coquin est souvent le plus considéré. Ceux qui ne réussissent pas se jettent de désespoir dans de nouveaux crimes. Ils s'échappent du territoire qui leur est assigné, s'enfoncent dans les forêts, dans les montagnes de l'Australie; ou, réfugiés dans une île voisine qu'on appelle la terre de Diemen, ils portent l'incendie, le pillage et la mort chez les colons qu'un motif honorable a amenés dans ces contrées; souvent même ils se ruent, comme des bêtes féroces, sur les anciens complices de leurs premiers crimes que la fortune a, pour un instant, secondés; et, plus féroces que les loups qui s'épargnent du moins entre eux, ils se font les assassins des assassins. O mes enfants, que le ciel m'épargne un aussi abominable avenir! Quelque chose me dit que je ne le mérite pas. Je veux travailler honnêtement à gagner, non pour moi, mais pour vous, une aisance, qui, si je l'avais eue plus tôt, m'aurait, hélas! épargné mon crime et mes remords. »

« John Livesay, dit un des préposés qui avait entendu ces dernières paroles, le gouverneur de la colonie apprécie les motifs de votre déportation : son indulgence et sa protection se répandront sur vous et sur votre famille, si votre conduite le mérite. »

John Livesay leva les yeux au ciel, comme pour y chercher si cette voix n'était pas celle d'un ange.

« Dieu soit béni, répondit-il ! Car c'est évidemment lui qui me parle et qui remplit mon âme d'une consolation céleste ! »

Puis se retournant vers le préposé :

« Dites à Sa Seigneurie que je ferai tout pour mériter ses bontés.

— Sa Seigneurie, m'a ordonné de vous laisser cette petite bourse. Puisse-t-elle prospérer, entre vos mains, d'une manière honorable ! »

Et déposant la bourse sur une table, le préposé s'éloigna.

Les enfants pleuraient encore et suivaient l'envoyé du gouverneur d'un œil reconnaissant : « A genoux, mes enfants ! s'écria Livesay, à genoux ! » et bientôt, confondant leurs prières, ils demandèrent à Dieu, l'un de protéger ses enfants, ceux-ci de pardonner à leur malheureux père.





## CHAPITRE II.

**Les antipodes. — Le monde renversé. — Végétaux. — Arbres extraordinaires de l'Australie. — Animaux singuliers. — La chasse au kangourou. — Le serpent noir. — Les fourmis d'Australie. — Insectes. — Oiseaux. — Le menure-lyre, etc.**

On avait donné à John Livesay, comme aux autres déportés de l'Angleterre dans la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, sur la côte orientale de l'Australie, un terrain à défricher et à cultiver. John Livesay s'en occupa activement ainsi que ses deux fils, Auguste et Tom, et Jenny, sa fille.

Tout leur semblait étrange et nouveau sur cette grande île d'Australie, qui est, à elle seule, aussi étendue que l'Europe, et qui semble n'être que le point d'appui et de réunion d'une foule d'autres îles semées par groupes dans l'Océan Pacifique ou mer du Sud et vers les mers de l'Inde et de la Chine, en un mot dans tout le Grand-Océan.

Ils étaient réellement aux antipodes de notre Europe. Figurez-vous que si le globe de la terre avait été assez transparent et que si vous aviez eu des yeux assez perçants, vous auriez pu les voir s'avancant les



pieds en l'air, la tête en bas relativement à vous, et juste au-dessous de vous, absolument comme on pourrait se voir soi-même en marchant sur un miroir. Les enfants du déporté auraient été alors vos antipodes, aussi bien du reste que vous auriez été les leurs. Les antipodes, sur cette terre ronde et suspendue dans l'espace par un admirable équilibre céleste, ce sont les pays situés exactement à l'opposé de ceux où l'on est pour l'instant; les antipodes, ce sont, pour nous Européens, les terres australes de la mer du Sud; pour les Australiens, c'est l'Europe.

Aux antipodes de l'Europe, dont le centre principal est la grande île, où se trouvait la famille du déporté, tout se passe à rebours de chez nous. C'est un véritable monde renversé.

On y a le jour pendant que nous avons la nuit.

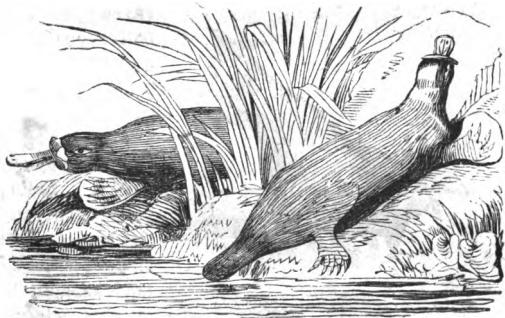
L'été y règne pendant que nous avons l'hiver, l'automne pendant que nous avons le printemps.

On y voit, à l'opposé de nos climats, le baromètre descendre à l'approche du beau temps et s'élever pour annoncer l'orage. Aux antipodes de l'Europe, le vent du nord, qui est notre vent glacial, est le vent brûlant; le vent du midi est le vent froid.

Il arriva plus d'une fois, par la suite, à John Livesay et à ses enfants, de descendre des fleuves, tels que le Lacklan et le Macquarie, qui au lieu de diriger leur cours, comme c'est l'ordinaire, vers la mer, semblent couler en sens inverse, et s'aller perdre dans les marais intérieurs de l'Australie.

En vain les exilés cherchèrent-ils de leurs regards, en Australie, des arbres et des animaux dont l'aspect leur rappelât l'Europe; s'il y en avait, par hasard, quelques-uns, ils étaient tellement défigurés dans leur

ensemble, qu'il aurait fallu l'œil exercé d'un naturaliste pour les reconnaître. Les cygnes étaient aussi noirs que des corbeaux et les aigles aussi blancs que la neige. Ils aperçurent un oiseau, le méliphaga, qui au lieu de langue avait dans son bec un pinceau ; ailleurs, c'était le casoar de l'Australie, tout différent de celui d'Asie ; quoiqu'il eût deux pattes, il n'avait ni plumes ni ailes ; il n'avait pas même de langue ; il était couvert d'une fourrure qui tenait le milieu entre les poils et les plumes. Un renard d'un aspect horrible et qui avait des ailes se mit à voler sur des cerisiers dont les fruits grossissaient en rejetant leur noyau à l'extérieur, et sur des arbres dont les poires avaient la queue rattachée à leur partie la plus grosse et non à leur partie la plus effilée.



L'ornithorhinque.

Puis, c'était l'ornithorhinque qui joint au bec du canard la peau d'une vache, qui a le corps et les jambes d'un quadrupède, les pattes armées d'ergots

comme un coq, et pond des œufs comme une poule ;  
l'échidné, animal non moins bizarre, qui ressemble



L'échidné.

extérieurement à un hérisson dont les piquants seraient



Kangourous.

enveloppés d'un  
feutre épais, et  
qui atteint sa  
proie en dardant  
sa longue lan-  
gue qui s'agite  
comme une cou-  
leuvre. Enfin,  
parmi cent au-  
tres espèces aussi  
singulières, c'é-  
tait le kangourou,  
le plus intéres-  
sant des animaux  
de l'Australie. Il  
y a plus de cin-

quante espèces de kangourous. Tous ont les jambes de

derrière extrêmement longues, et celles de devant, qui font l'usage de mains, extrêmement courtes; leur queue, qui est d'une élasticité et d'une vigueur extraordinaires, leur sert de troisième jambe de derrière pour s'appuyer, s'asseoir et s'élancer soudainement d'un lieu, d'un arbre à l'autre, à plus de trente toises de distance.

Les enfants aperçurent des chasseurs qui poursuivaient une bande de kangourous avec une meute de chiens d'Europe (car le chien de l'Australie, qui est à l'état sauvage, a la dent venimeuse, et ressemble au jackal). Les femelles des kangourous emportaient avec vitesse leurs petits dans une poche qu'elles ont sous le ventre, et de vieux mâles dirigeaient la course vers le bois. Quatre des chiens d'Europe saisirent par la peau une des femelles; elle jeta un cri déchirant, mais sans s'arrêter et en emportant ses quatre bourreaux suspendus après elle. Enfin le nombre des chiens augmentant, elle rejeta, avec un air de désespoir, ses petits hors de son sac naturel pour être plus légère et s'apprêter au combat, et les plaça derrière elle. Alors s'appuyant sur ses pattes de derrière et sur sa queue, elle lutta d'abord avec ses pattes de devant. L'un des chiens s'étant hasardé à l'attaquer en face, elle le serra si fortement qu'elle l'étouffa, pendant qu'elle en éventrait un autre avec les griffes acérées dont ses pieds de derrière étaient armés. Enfin elle ne succomba qu'après avoir jeté un dernier regard, accompagné d'un dernier cri lamentable, sur ses petits qui semblaient vouloir rentrer dans la poche maternelle où ils étaient nés, où ils avaient été nourris, et d'où ils n'étaient précédemment sortis que pour gambader autour de la pauvre mère.

Les enfants furent distraits de ce spectacle attendrissant par la vue d'un de ces redoutables serpents noirs de l'Australie, dont le venin donne la mort en moins de dix minutes, et qui, pour cette raison, sont appelés *serpents-bourreaux*. Celui-ci sortait d'un épais fourré d'orties, hautes et grosses comme des arbres, et de fougères non moins gigantesques; peut-être les enfants allaient-ils en être les victimes, car déjà le reptile les menaçait de près, quand un Australien sortit de sa misérable hutte de rameaux entrelacés, et épouvanta, par sa présence, les enfants, presque autant que l'affreux serpent noir dont ils s'efforçaient de fuir les mouvements rapides et sinueux. Cet homme au teint noir, fuligineux, à la face aplatie, aux narines presque transversales, aux lèvres épaisses, à la bouche démesurément fendue, aux yeux fauves et demi-voilés par la paupière supérieure, avait les joues et la poitrine peintes en rouge, le front et les tempes sillonnées de raies blanches, un os travaillé long de six pouces lui traversait la cloison du nez; enfin pour tout costume, ses épaules étaient couvertes d'une peau de kangourou.

En trois bonds il s'élança vers le reptile, imprima d'un bras robuste plusieurs mouvements de rotation à une sorte de sabre de bois recourbé dont il était armé et dont il frappa le serpent à plus de quarante pas de distance; puis s'approchant davantage, il l'acheva avec son casse-tête ou *woudah*; le reptile essaya, mais vainement, au moment d'expirer, de lancer un venin meurtrier à son vainqueur; celui-ci paraissait accoutumé à cette sorte de danger, et l'évita par une agile manœuvre. Le sauvage, tout fier de sa victoire, présenta aux enfants le serpent inanimé. Ils reculèrent

par un mouvement d'effroi qu'ils ne purent comprimer, et qui fit sourire l'Australien.

Le père survint qui venait de porter la cognée dans un palétuvier; quel n'avait pas été son étonnement d'en voir s'échapper des myriades de fourmis entièrement noires qui habitent des espèces de canaux de communication creusés, non pas seulement dans toute la moëlle du tronc, mais encore dans chaque branche. Il croyait presque avoir porté une main profane sur un arbre enchanté, qui, frappé d'une hache téméraire, donnait signe de vie : car, au premier coup, il avait été couvert d'une multitude prodigieuse de ces fourmis, qui, sortant de tous les rameaux rompus, avaient dardé contre lui leurs aiguillons avec une prodigieuse fureur.

John Livesay remercia l'Australien du service qu'il avait rendu à ses enfants en tuant le serpent noir. Le sauvage, qui avait appris quelques mots d'anglais, dit alors qu'il y avait encore dans son pays beaucoup d'autres espèces de reptiles dont il fallait se défier, entre autres le serpent à fil, qui, bien que long de huit à dix pouces à peine, occasionne la mort en quelques minutes. Il lui parla également de nombreux lézards extraordinaires pour un Européen, du gigantesque scinque noir et jaune, et du plus bizarre des lacer-tins, de celui dont la queue est faite en forme de feuille.

Mais il y ajouta que ces derniers animaux étaient bien moins à craindre qu'un petit reptile, appelé *centipède* à cause de la quantité de ses pieds, qui se réfugie ordinairement dans les souches et les racines d'arbres morts, et dont le dard, quand par malheur on en est atteint, engendre sur-le-champ une gangrène mortelle.

John Livesay, montrant du doigt à l'Australien l'arbre magique dont était subitement sorti un si prodigieux monde de fourmis noires, lui demanda s'il en était ainsi de tous les arbres de l'Australie. Non, répondit le sauvage. Mais toutefois, il s'approcha d'un autre arbre, et de plusieurs de ses feuilles repliées et réunies ensemble qu'il toucha du bout de son sabre, et qui se détendirent soudain avec force, il s'échappa également une multitude de fourmis, mais de fourmis vertes dont la piqure est presque aussi douloureuse que celle d'une abeille, et qui suspendent ainsi leurs nids, presque aussi gros que la tête d'un homme, aux branches des arbres. Elles réunissent en forme de hourse les pointes des feuilles, dont chacune est aussi large que la main, avec une espèce de glu ou de colle animale qui s'élabore dans leur corps ; les unes rapprochent de toutes leurs forces les feuilles, tandis que les autres les soudent en quelque sorte pour les empêcher de reprendre leur forme naturelle.

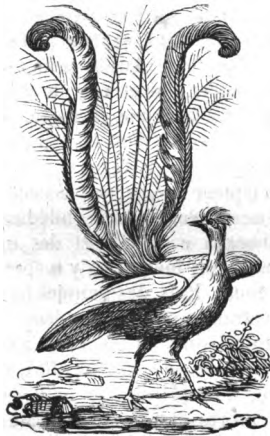
Les fourmis ne furent pas les seuls insectes qui attirèrent la curiosité de John et de ses enfants. Sur le plus jeune de ces arbres, particuliers à l'Australie, qu'on nomme les eucalyptus, se montraient par milliers les cétoines - orphées dans toute leur beauté et tout leur éclat ; ailleurs, des charançons de toutes couleurs, de longs pharques et des cigales de taille énorme se faisaient remarquer à chaque pas. Si l'on se rapprochait du rivage au moment où la mer était basse, on découvrait ces innombrables écueils de madrépores, polypes insaisissables à l'œil nu qui s'élèvent à eux-mêmes des bancs sous-marins et forment des murailles de corail, à fleur d'eau. Ces murailles de corail enveloppent, comme

ferait une ceinture, toute la partie orientale de l'Australie. Groupées de mille manières, pressées, agglomérées en zig-zag, elles dessinent sur cette côte une quantité d'écueils et de labyrinthes que les navigateurs, qui les redoutent et qui plus d'une fois en furent victimes, ont nommés les *rescifs de la Grande-Barrière*.

Le monde des oiseaux qui voltigeaient sur les arbres n'était pas pour les pauvres petits exilés un moindre sujet d'étonnement. Ici, sur un casuarina, arbre bizarre comme tout ce pays et qui ne revêt jamais le moindre feuillage, se détachait sans mélange d'ombres un magnifique loriot-prince-régent à la livrée mi-partie jaune d'or et noir de velours, à côté d'un faucon aussi blanc que la neige. Là, sur des xanthoreas arborescents, dont les tiges florales fournissent des javelines aux sauvages et dont les épis laissent fluer une liqueur sucrée, se posaient des oiseaux satin, des cassicans variés, des philédons, des scytrops, des moineaux weboungs et des moucherolles crépitants dont le cri imitait à s'y méprendre le claquement d'un fouet. Puis, des grandes forêts toujours vertes de l'Australie, et dont les écorces pendantes et flottantes au gré du vent donnaient à chaque arbre l'aspect d'une colonne en ruine, des forêts de mimosas au vert tendre, d'eucalyptus de mille espèces et de tant d'autres arbres étrangers aux autres climats, s'échappaient des traquets superbes, de grands kakatoës-buses, au plumage brun, tacheté de jaune sur la tête, des kakatoës-rosalbins à la tête rouge, des kakatoës-nasiques à belle huppe, au plumage blanc légèrement nuancé d'un éventail jaune à la queue; tandis que sous les mélalencas armillaires, sous les eugé-



nias à feuilles de myrte ou à feuilles d'un vert pourpré comme les grenadiers, sous les métrosideros à fleurs nombreuses et sous des bosquets naturels d'autres arbustes parfumés et aromatiques, des ménures-lyres relevaient fièrement leur arrière-plumage ; plus merveilleux mille fois par sa forme que la queue du paon et qui semblait être ou la copie ou le modèle de la lyre divine des Grecs.



**Ménére-lyre.**



### CHAPITRE III.

**Expédition dans l'intérieur de l'Australie. — Le déporté et son fils aîné en font partie. — Rencontre d'une famille australienne. — Un tombeau. — Nouveaux sauvages. — Cabanes des Australiens. — L'incendie.**

Le gouverneur ayant proposé à Livesay de l'accompagner dans une excursion au milieu des terres, comme c'était pour lui une occasion de se faire connaître mieux encore et de bien mériter de ses supérieurs, il l'accepta avec joie. Auguste, son fils aîné, qui approchait déjà de sa quatorzième année, obtint, comme une faveur, de suivre son père, malgré les fatigues certaines et les dangers probables du voyage.

Tom et Jenny furent mis, pendant l'absence du déporté et de leur frère aîné, sous la protection toute spéciale de la femme du gouverneur, qui portait à cette pauvre famille un intérêt vif et mérité.

Le tour de l'Australie, depuis l'époque où les Hol-

landais y abordèrent pour la première fois, en 1616, sur la côte occidentale, et par conséquent opposée à la Nouvelle-Galles du Sud que découvrit le capitaine Cook, a été en grande partie exploré par plusieurs navigateurs célèbres, parmi lesquels il faut citer deux Français, Freycinet et surtout Baudin, qui a donné son nom à une assez grande étendue de la côte méridionale.

Mais peu de voyageurs se sont aventurés seulement à quelque distance dans l'intérieur de cette île si vaste que quelques géographes l'ont placée au rang des grands continents, qui sont l'Asie, l'Amérique, l'Afrique et l'Europe. Les Anglais eux-mêmes, qui passent à bon droit pour entreprenants, malgré leurs nombreux établissements de la Nouvelle-Galles, ont à peine osé franchir de quelques lieues la chaîne des montagnes Bleues qui borne leur colonie à l'occident.

Une sécheresse extrême ayant fait périr en grande partie le bétail de la colonie, le gouvernement venait de décider qu'il tenterait un passage à travers les montagnes pour chercher quelque contrée qui pût fournir des secours aux troupeaux décimés. Il emmena avec lui plusieurs hommes courageux et sur lesquels il pouvait compter. C'était ainsi que John Livesay et son fils aîné avaient été compris dans l'expédition. Une route praticable aux voitures avait déjà été tracée à travers les ravins et les rochers des montagnes Bleues. On déboucha par cette route dans la vaste plaine de Bathurst où commençaient à prospérer les éléments du premier établissement anglais au-delà des montagnes.

Bientôt l'expédition suivit les bords d'un de ces fleuves bizarres de l'Australie qui coulent à rebours de ceux de nos pays. John et son fils, qui avaient devancé l'expédition d'un quart de lieue et servaient d'éclaireurs, rencontrèrent une famille d'indigènes, composée d'un homme, de deux femmes et de trois enfants, dont le plus âgé pouvait avoir trois ans. L'homme était d'une taille élevée et n'était vêtu que d'une petite cotte qui lui couvrait seulement le milieu du corps; les femmes étaient vêtues de peaux et portaient leurs enfants sur leur dos. L'homme était armé d'une lance, qu'il refusa obstinément de déposer; il ne voulut pas non plus permettre à John Livesay et à son fils de l'approcher, et lorsque ceux-ci se furent éloignés, il renversa la misérable hutte de feuillage et d'écorce d'eucalyptus qui lui avait servi d'abri ainsi qu'à sa famille pendant la nuit, et il s'achemina vers la rivière, en poussant de grands cris, comme s'il appelait quelqu'un à son secours.

Pendant sept jours, l'expédition continua à suivre la rivière. Des chaînes de collines, des montagnes isolées, de grands lacs peuplés de gibier, des plaines humides et marécageuses, offrirent successivement des aspects variés. Un radeau fut construit pour passer de l'autre côté de la rivière l'expédition et ses bagages.

Avant d'abandonner le bord que l'on avait primitivement parcouru, on découvrit un tombeau d'une construction en apparence assez récente. C'était une élévation oblongue, d'environ cinq pieds de haut et de neuf pieds de long, bordée d'un côté par trois rangs de sièges en demi-cercle, formés avec la terre que l'on avait enlevée entre eux et l'éminence. Après avoir

creusé environ deux pieds de profondeur on découvrit d'abord trois ou quatre couches de pièces de bois, placées de manière à soutenir la terre; au-dessous de ces pièces de bois, se trouvaient plusieurs couches d'écorce, d'herbes et de feuilles sèches parfaitement conservées, qui recouvraient le corps, déposé dans une fosse ovale d'environ quatre pieds de long et de deux pieds de large. Les pieds touchaient la tête, les bras étaient placés entre les cuisses, et la face tournée en bas. Tout le corps était soigneusement enveloppé de peaux de cet animal si connu en Australie, que l'on nomme *opossum*. Deux cyprès, placés au nord et à l'ouest, à une distance d'environ cinquante à soixante pieds, avaient été dépouillés de leur écorce du côté qui faisait face au tombeau; et des caractères bizarres y avaient été gravés très artistement.

Pendant tout le temps qu'on employa à construire le radeau, on fut entouré de troupes de kangourous, les uns d'un gris cendré, les autres de couleur rouge, et d'une multitude d'opossums, de boudécouts, de wombats, d'écureuils volants et de ces monstrueux renards volants que les matelots du capitaine Cook prirent pour le diable. Les émus, oiseaux de la forme et de la grosseur de l'autruche, volaient ou plutôt couraient partout, par bandes, avec une étonnante rapidité. Le bord de la rivière abondait aussi en canards sauvages, en macreuses, en sarcelles, en cailles, en pluviers, et en bécassines. Les cygnes noirs sillonnaient gravement les eaux. Puis c'étaient encore, au milieu des arbres avoisinants, des kakatoës de toute sorte et des multitudes d'oiseaux curieux.

Le radeau lancé, l'expédition passa avec tous ses

bagages sur l'autre bord de la rivière. Par là encore, on eut à traverser successivement un pays plat et humide couvert d'accacias-pendulas, des plateaux plus élevés où des bois d'eucalyptus clumosas arrêtaient à chaque pas, et des pentes douces parsemées de touffes de mimosas et d'accacias à larges feuilles, dont les fleurs et la verdure diaphane contrastaient agréablement avec le vert sombre des cyprès et des buis gigantesques.

Partout les voyageurs eurent beaucoup de peine à se procurer de l'eau et à trouver de la nourriture pour leurs chevaux. Ils avaient aperçu fréquemment des traces d'indigènes sans en avoir pu joindre un seul. Cependant, au moment où John et son fils venaient de dresser la tente du gouverneur, ils entendirent dans le voisinage des coups de hache.

S'étant approchés de l'arbre d'où le bruit partait, ils virent un indigène qui était au moment d'en descendre. A peine les eut-il aperçus, qu'il remonta en hâte, appelant ses compagnons à son secours, et jetant aux pieds des voyageurs un opossum qu'il venait de prendre.

Un moment après ils en virent arriver un second, portant trois ou quatre opossums et un serpent, qu'il déposa aux pieds des Anglais, comme pour les leur offrir. Alors le premier descendit de l'arbre, et l'un et l'autre tremblaient de tous leurs membres.

C'étaient des jeunes gens d'environ vingt ans, bien faits, d'un extérieur agréable, mais ayant tout le corps couvert de cicatrices longitudinales dont quelques-unes avaient neuf lignes de profondeur. John les

ayant conduits devant la tente du gouverneur, l'étonnement de ces sauvages à la vue des objets qu'on leur montra prouva suffisamment qu'ils n'avaient jamais vu des hommes blancs. Ils se mirent à rôtir leurs opossums; et quand ils les crurent cuits à point, ils les offrirent aux voyageurs, en leur faisant signe qu'ils désiraient s'en aller. Le gouverneur les congédia alors en leur faisant présent de quelques bagatelles.

Enfin on entra dans une contrée extrêmement fertile, et qui, à en juger d'après les feux dont on voyait la fumée, paraissait n'être pas entièrement déserte.

En effet, à peine l'eut-on parcourue quelques instants, que l'on vit quelques naturels du pays, qui descendirent promptement des arbres où ils ont l'habitude de se tenir à l'affût du gibier; ils avaient les épaules seulement couvertes de peaux d'opossums; la couleur naturelle de leur corps était, comme celle de tous les autres indigènes de l'Australie, chocolat foncé; leur figure et leur poitrine étaient enduites d'une espèce de fard rouge et jaune; leurs cheveux noirs étaient chez quelques-uns enveloppés de filets assez proprement faits; tous portaient, dans le cartilage du nez, un os aussi gros que le doigt et de cinq ou six pouces de long, qui croisait entièrement leur visage et bouchait si hermétiquement leurs narines qu'ils étaient obligés d'avoir la bouche ouverte pour respirer, et qu'ils nasillaient de manière à s'entendre fort difficilement entre eux.

L'aspect de cet ornement inimaginable était si singulier, que l'on eut beaucoup de peine à n'en pas rire, et que le gouverneur, tout sérieux qu'il était de

sa nature, ne put s'empêcher de rappeler le mot des matelots du capitaine Cook, qui appelaient les os que se plantent ainsi dans le nez les Australiens et quelques autres insulaires de la mer du Sud, leur *vergue de beaupré*. Ces sauvages n'avaient d'autres armes, pour l'instant, que des haches de pierre.



Chief de la Nouvelle-Hoïlande.

Quoiqu'ils prissent la fuite en poussant des cris, on les suivit d'assez près pour arriver presque en même temps qu'eux au milieu d'une espèce de tribu à l'état nomade, comme on suppose que le sont tous les Australiens. Quelques fragiles cabanes de feuillages et d'écorce étaient éparses sur le sol, et semblaient



récemment construites. Un homme n'aurait pu s'y tenir debout; elles n'étaient pas même assez larges pour que quelqu'un pût s'y étendre dans toute sa longueur. On eût dit des espèces de fours, et les plus habilement édifiées étaient faites de baguettes flexibles, recouvertes de feuilles de palmier et de



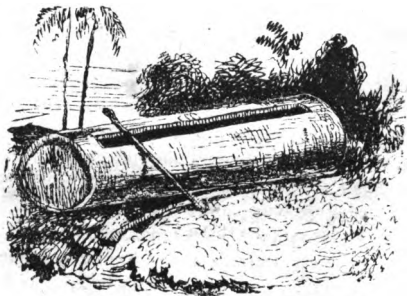
Naturels de la Nouvelle-Hollande.

grands morceaux d'écorce. Quelques naturels étaient couchés sous ces hangars, le corps ramassé comme une boule, de manière que les talons de l'un touchaient à la tête de l'autre. La plupart étaient assis sur l'herbe sèche, en dehors de leurs misérables

demeures. Mais ils n'eurent pas plus tôt vu les Européens qu'ils se levèrent avec une précipitation égale à celle qu'avaient mise les premiers à descendre des arbres. Puis les uns et les autres saisissant des tisons enflammés de dessous un kangourou qu'ils faisaient rôtir, tracèrent d'abord un cercle autour de leurs cabanes, et, s'enfuyant, laissèrent encore derrière eux plusieurs longues trainées de feu dans l'herbe qu'ils rencontraient sur leur chemin. En moins d'une minute, il n'y avait plus trace de leurs cabanes; mais c'était peu : l'herbe, haute de cinq ou six pieds et qui était sèche comme un chaume, s'embrasa avec rapidité; l'incendie gagna plusieurs palétuviers, passa ensuite à une vaste forêt d'eucalyptus, de mimosas, de cèdres, de cocotiers, qui brûla et jeta des flammes dans toute son étendue; l'incendie s'éleva, de proche en proche, de la plaine sur les coteaux, et ce ne fut plus, devant les voyageurs étonnés, mais ne pouvant s'empêcher d'admirer ce terrible et grand spectacle, qu'un océan de feux, dont les vallons traçaient les abîmes, et les collines les vagues enflammées.

On battit en retraite à ce formidable aspect; et comme, heureusement pour l'expédition, le vent ne portait pas la flamme du côté que l'on avait à suivre pour repasser les montagnes Bleues, mais vers l'intérieur du pays, on nettoya le terrain autour des tentes dressées à peu de distance du foyer de l'incendie afin qu'elles ne pussent pas communiquer avec l'herbe voisine; puis on leva le camp et l'on revint. Le gouverneur et une partie de sa suite gagnèrent la ville de Sidney tandis que le pauvre déporté et son fils retournaient à Botany-Bay. Mais le gouverneur ne quitta point John Livesay sans lui témoigner de

nouveau toute sa satisfaction, et sans lui promettre d'alléger de plus en plus son sort et celui de sa jeune famille.





## CHAPITRE IV.

La colonie anglaise de la Nouvelle-Galles méridionale. — L'île de Diémen ou la Tasmanie. — Naturels de cette île.

Près de trois ans s'étaient passés depuis l'expédition du gouverneur, sans que le déporté et Auguste eussent quitté de nouveau les bords de cette baie que le capitaine Cook, lors de sa découverte, nomma la baie de la Botanique, en anglais *Botany Bay*, en raison de la multitude des végétaux curieux et jusqu'alors inconnus qu'il y trouva. John Livesay était occupé durant ce temps à faire prospérer le terrain qui lui avait été concédé; Auguste, Tom et Jenny en allaient vendre les produits dans le voisinage, à la ville de Sydney, capitale de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles méridionale, ou à Port-Jackson et à Pararmatta, qui dépendent de cette ville, et bientôt ne seront plus qu'un avec elle; les enfants profitaient de leurs petits voyages journaliers à Sydney, pour suivre les écoles, après le marché. Quand le père crut son fils aîné en âge et en état de voyager avec fruit dans la colonie, il demanda et obtint sans peine la permission de l'accompagner. Ils visitèrent successi-

vement les provinces de Cumberland, de Cook, de Northumberland, de Hunter, de Gloucester, de Durham, de Brisbane, de Bligh, de Philip, de Wellington, voisine de Bathurst, qu'ils avaient déjà vue en passant les montagnes Bleues; de Rosburgh, de Westmorland, de Georgiana, d'Argyle, de King, de Geinden, de Saint-Vincent et de Murray. Toutes ces provinces sont encore peu peuplées et surtout mal armées; dans une guerre maritime elles auraient les plus grands dangers à courir, même de la part d'une nation de second ordre; mais il faut sans doute, dans l'intérêt général de l'humanité, laisser féconder ces germes de la civilisation de l'Australie: car sur la côte occidentale, qui fut la première découverte et qui a conservé le nom de Nouvelle-Hollande, les Hollandais n'ont su ou n'ont pu rien faire qui offre quelque espérance d'avenir.

Il serait bien heureux pour le monde entier que la France, si forte aujourd'hui sur les mers, et qui marche à la tête du progrès du monde, fondât quelque établissement important sur les côtes découvertes par ses navigateurs, et vint en aide aux Anglais pour la civilisation et l'exploitation de l'Australie. Le climat de l'Australie est en général très sain et très agréable, quoique pendant l'été les chaleurs soient quelquefois excessives; mais les brises de terre et de mer, qui soufflent presque sans interruption sur les côtes, tempèrent si heureusement ces chaleurs que les nouveaux arrivants n'en sont presque pas incommodés, et qu'au bout de deux mois à peine ils y sont entièrement faits. L'effet des brises de mer n'est naturellement pas aussi sensible dans l'intérieur que sur les côtes, à cause des immenses

forêts qu'elles ont à traverser avant d'y arriver; mais, par compensation, dans l'intérieur, toujours plus chaud, on n'est pas aussi exposé aux changements subits et violents de température occasionnés par les vents. On jouit pendant huit mois d'une température si douce et si favorable à la constitution de l'homme, dans certaines contrées de l'Australie, que l'on appelle ces contrées le *Montpellier* de l'univers, et ce n'est pas peu dire, car Montpellier est le plus délicieux climat de la France et peut-être de l'Europe. L'enfance n'est exposée à aucune maladie dans l'Australie; la rougeole, la coqueluche et la petite vérole y sont inconnues.

Quant au territoire de la Nouvelle-Galles méridionale, que visita John Livesay avec son fils aîné, il est extrêmement varié. Jusqu'à une certaine distance de la mer, le sol est en général stérile, et n'offre qu'une terre sablonneuse et parsemée de rochers. Ça et là seulement on y rencontre quelques gommiers rabougris et de petits taillis d'arbustes variés et fleuris; mais on n'y aperçoit pas un seul grand arbre. Au-delà de ces terres incultes, qui s'étendent en forme de ceinture le long de la côte, le pays commence à s'améliorer. Les arbres de haute futaie y atteignent des dimensions prodigieuses, et sont très rapprochés les uns des autres. Une herbe maigre et dure, qui ne possède aucune substance nutritive, parce que l'épaisseur du feuillage intercepte les rayons du soleil, occupe les terrains intermédiaires. Bientôt le pays prend un aspect plus riant. La forêt n'a plus son obscure et impénétrable épaisseur, et les cèdres, les mymosas, les eucalyptus, les bois de fer, les acajous, les gommiers jaunes, et les chênes particu-

liers à l'Australie, et qui ne ressemblent pas aux nôtres, font place au gommier bleu et au buis; on y voit aussi des bois de rose. Si l'on pénètre encore un peu plus avant, on est frappé de la beauté du spectacle qui s'offre aux regards. Une longue suite de collines et de vallées couvertes de la plus riche verdure, et où paraissent de nombreux troupeaux, annoncent un pays digne d'un grand peuple et digne surtout d'attirer des colons sur ces terres presque désertes, où la nature se féconde presque toujours sans le secours de l'homme. Dans les parties colonisées on cultive toutes les plantes potagères d'Europe. La Nouvelle-Galles est aussi renommée par la bonté et la variété de ses fruits. Les pêches, les abricots, les brugnons, les oranges, les citrons, les loquets, les goyaves, les cerises, les mûres du Cap, de la Chine et d'Europe, les noix, les marrons d'Espagne, les amandes, les nêfles, les coings, le raisin, les poires, les figues, les grenades, les fraises, les framboises, et des melons de toute espèce, y viennent à parfaite maturité en plein air. La pêche est le plus abondant et le plus utile de tous ces fruits. Ses différentes espèces y sont en rapport depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars. Le pêcher y vient spontanément dans toutes les positions, dans les terres les plus riches comme dans les plus stériles; et sa croissance est telle, que son jeune plant offre des fruits à trois ans. Les pêches deviennent, par suite, si communes, qu'on les jette à manger aux pourceaux; et lorsqu'on leur a fait subir un certain degré de fermentation, elles les engraisent très promptement. On en extrait aussi une liqueur assez semblable au cidre.

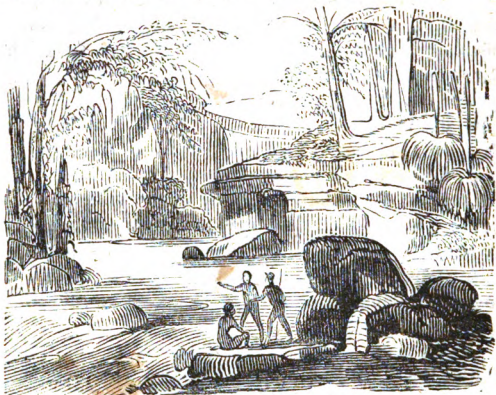
La colonie de la Nouvelle-Galles méridionale coûte encore, sans nul doute, de grandes dépenses à l'Angleterre ; mais l'Angleterre sait qu'il faut semer pour recueillir, et c'est à ce principe, depuis longtemps développé chez elle et trop souvent mis en oubli par quelques Français sans portée et sans vue, qu'elle doit ses plus magnifiques colonies. Les impôts de la Nouvelle-Galles méridionale s'élevaient déjà, en 1817, après moins de vingt ans de colonisation, à plus de cinq cent trente-cinq mille francs, et les revenus des colons à près de quatre millions. Nul doute que cela n'ait doublé, sinon quadruplé, depuis ce temps : car on a vu des condamnés eux-mêmes y faire, dans ces dix dernières années, des fortunes colossales et capables de faire envie aux plus riches banquiers européens.

Après avoir visité les provinces de la Nouvelle-Galles méridionale, John Lyvesay, avec son fils, traversa le détroit de Bass, et alla dans la Terre de Diemen, où les Anglais ont fondé, partie avec leurs déportés, partie avec des colons libres, une colonie très prospère, dont Hobart-Town, ville toute européenne, est la capitale.

L'île ou terre de Diemen, qu'on nomme aussi Tasmanie, d'Abel Taman, navigateur hollandais qui la découvrit, ne présente pas, vue de la mer, un aspect aussi aride que les côtes de l'Australie. On y rencontre de vastes étendues de terre fertiles jusque sur les bords de la mer, et l'intérieur ne laisse rien à désirer sous le rapport de la bonté du sol. Cette île est, en majeure partie, montagneuse et coupée par une infinité de cours d'eau. Sur le sommet de quelques-unes des montagnes, il existe de grands lacs qui donnent



naissance à des rivières assez considérables : de ce nombre sont le Derwent, l'Huon et le Tamar.



Rivière du Derwent.

Il n'existe peut-être pas d'île de la même étendue qui possède un aussi grand nombre de bons ports ; il s'en trouve dans toutes les directions, avantage qui ne peut manquer d'avoir une heureuse influence sur les destinées futures de cette colonie anglaise.

Il y a une ressemblance frappante entre le règne animal et le règne végétal de la terre de Diémen et de l'Australie. Le chien sauvage y est inconnu ; mais en revanche, on y voit un animal de la famille des panthères, dont les ravages, pour être moins fréquents que ceux des chiens sauvages, n'en sont pas moins terribles. Cet animal est d'une taille assez élevée : on en trouve qui ont six pieds et demi de long, du museau à l'extrémité de la queue. Il est timide et n'attaque

jamais l'homme, et, à moins d'être surpris, il fuit toujours à son approche. Les oiseaux de l'île de Diémen et de l'Australie sont les mêmes. Le wattle-bird, dont la chair est d'un goût délicieux, est le seul qui ne se trouve pas dans l'Australie. Le pays est infesté également de reptiles venimeux et variés. Les rivières et les mers sont abondamment peuplées des mêmes poissons. Les huîtres sont meilleures, mais en moins grande quantité. Les pêcheurs, sur les côtes, sont entièrement couverts de moules.

Mais le règne végétal, dans les deux îles, ne présente pas, à beaucoup près, la même ressemblance, surtout dans les productions d'un ordre inférieur. On ne trouve dans l'île de Van-Diémen ni le cèdre, ni l'acajou, ni le bois de rose; mais elle possède en revanche le bois noir et le pin huon, espèce d'if remarquable par l'odeur agréable qu'il exhale, et par la longue durée de son bois.

Le climat est aussi sain et beaucoup plus favorable aux Européens que celui de Port-Jackson. Les gelées y sont bien plus fortes, et durent aussi plus longtemps. La neige couvre les montagnes pendant la plus grande partie de l'année, mais dans les vallées elle ne tient que quelques heures.

Le sol, comme celui de l'Australie, est très varié. On rencontre sur tous les points, et principalement dans les environs de Port-Dalrymple, des districts d'une immense étendue, dépourvus d'arbres et de taillis, mais couverts des plus riches herbages. Les terres sont généralement de la première qualité, et il en existe plusieurs millions d'acres qui sont propres à tous les genres de culture. Dans la terre de Diémen, le fermier n'a aucune dépense à faire pour

défricher; il lui suffit de brûler les herbes qui croissent de toutes parts: il peut labourer ensuite. S'il possède un bon attelage de bœufs ou de chevaux et une couple de charrues, il a tout ce qu'il lui faut pour exploiter un grand établissement agricole.

Les saisons sont très prononcées et se succèdent régulièrement sur la terre de Diémen. Les grandes sécheresses, si fréquentes au Port-Jackson, y sont tout à fait inconnues. Lorsqu'en 1815, la surface de ce dernier pays se trouvait, pour ainsi dire, entièrement brûlée et que la végétation était partout arrêtée faute d'eau, il avait plu abondamment à Van-Diémen, et jamais les récoltes n'y avaient été plus belles. Depuis trente ans qu'on y a fondé des établissements, il n'est pas arrivé que les productions de la terre y aient souffert une seule fois de l'absence d'eau, tandis qu'à la Nouvelle-Galles méridionale, dont l'existence date d'environ quarante-deux ans, on a éprouvé douze famines causées par la sécheresse, et autant occasionnées par les inondations.

Les naturels de la terre de Diémen ou Tasmanie sont plus sauvages encore, s'il est possible, que ceux de l'Australie. Ils subsistent entièrement de la chasse, et n'ont pas la moindre idée de la pêche. Tout, jusqu'aux canaux informes d'écorce d'arbre que possèdent leurs voisins les Australiens, leur est inconnu; et quand ils se trouvent dans la nécessité de passer une étendue d'eau quelconque, ils construisent des radeaux de la forme la plus grossière. Leurs armes et leurs instruments prouvent leur peu d'intelligence native. Ils ne connaissent pas l'onemera ou le bâton de jet, à l'aide duquel les naturels de Port-Jackson lancent leurs javelots avec une force et

une dextérité étonnantes. Les leurs, au lieu d'être faits de jonc et garnis seulement d'une pointe de bois dur, sont entièrement de bois et d'un poids considérable. Pour s'en servir, ils les tiennent par le milieu, mais ils ne les lancent ni aussi loin ni avec autant d'adresse que les Australiens. Ils entretiennent une haine profonde contre les colons, et ne laissent échapper aucune occasion de la satisfaire; mais c'est aux premiers Anglais qui s'établirent au milieu d'eux qu'il faut en attribuer la cause. Les indigènes leur firent d'abord de grandes démonstrations d'amitié, et eussent probablement continué à vivre en bonne intelligence avec eux, si l'officier chargé du commandement n'avait fait mitrailler un nombre considérable de ces malheureux sous le prétexte qu'ils avaient des projets hostiles. Le carnage fut terrible. De ce moment tous les rapports cessèrent entre les naturels et les colons. Les planteurs en sont réduits à tuer cruellement le plus d'indigènes qu'ils peuvent, de manière à dépeupler, à la longue, la colonie; et ceux-ci, de leur côté, usent souvent envers leurs ennemis de sanglantes représailles. Heureusement pour les colons, que les infortunés sauvages, tout en refusant obstinément de communiquer avec eux, n'attaquent jamais les premiers, au moins quand ils ne rencontrent pas d'Anglais isolément. C'est ce dont purent se convaincre John Livesay et son fils, qui traversèrent tous deux et sans escorte l'île d'un bout à l'autre, armés seulement de leurs fusils.

John Livesay, en conduisant lui-même son fils dans toute l'étendue de la Nouvelle-Galles méridionale et dans l'île de Diémen, avait peut-être songé à l'aguerir et à le mettre sur la voie de nouvelles et

plus lointaines excursions. Que tel eût été son but ou non, Auguste prit un goût rapide pour les voyages, et sollicita instamment de son père la permission d'aller tenter quelques entreprises commerciales dans les autres îles qui avoisinent l'Australie. Le gouverneur, dout l'intérêt pour la famille de Livesay n'avait point diminué, engagea celui-ci à s'en fier à la bonne étoile de son fils aîné et à le laisser tenter quelque heureuse aventure; il fit mieux : il s'intéressa pour une petite somme et par forme d'encouragement, dans l'entreprise d'Auguste, qui partit par un vent propice, à bord d'un bâtiment marchand, pour la Nouvelle-Guinée. John avait eu bien de la peine à livrer ainsi son fils à lui-même, quoique sa raison, supérieure à son âge, donnât lieu d'en bien augurer. Tom, son jeune frère, qui avait jusqu'à ce jour assez bien supporté les courtes absences d'Auguste, ne le vit s'éloigner cette fois qu'avec un profond regret; il pleura à chaudes larmes et longtemps; sa douleur n'égalait pourtant pas encore le désespoir de la petite Jenny. Les heureuses prédictions du gouverneur ne la rassuraient pas, et de funestes pressentiments troublaient sa jeune imagination. Elle avait fait tout au monde pour détourner Auguste de ce départ; et quand enfin elle l'avait vu tellement ferme dans ses résolutions qu'il n'y avait plus eu d'espoir de le retenir, elle lui avait présenté un mouchoir baigné de ses pleurs et l'anneau longtemps porté par leur mère, en lui disant : « Si tu aimes ta sœur, rapporte-lui bientôt ces précieux objets : car tu es son soutien naturel; et si elle ne te revoit pas, elle mourra. »

---



## CHAPITRE V.

**Les îles Salomon. — La Nouvelle-Bretagne. — La Nouvelle-Irlande. —  
— Végétation de la Nouvelle-Irlande. — Naturels. — Leurs habita-  
tions. — Leurs repas. — Leurs usages. — L'île des Cocos. — La Nou-  
velle-Hanovre et autres îles.**

Cependant, le navire qui devait d'abord relâcher à la Nouvelle-Guinée, et qui, partant de Port-Jackson, aurait eu une grande étendue des côtes de l'Australie à suivre avant de parvenir vers le détroit de Torres, s'engagea volontairement vers la Nouvelle-Irlande et vers la Nouvelle-Bretagne, en reconnaissant au passage l'archipel de la Louisiade et celui des îles Salomon. L'archipel de la Louisiade fut découvert par l'illustre navigateur français Bougainville, et visité depuis par d'Entrecasteaux, navigateur français d'un haut mérite, qui donna des noms à plusieurs des îles qui la composent. La Louisiade est une chaîne d'îles, entourée d'écueils et de rescifs; elle a paru très peuplée à ceux qui en ont aperçu les côtes; ses habitants sont nus et d'une couleur noire peu foncée; il y en a cependant, dit-on,

d'aussi noirs que les nègres d'Afrique; ils ont, comme eux, la lèvre supérieure surpassant de beaucoup l'inférieure; leurs cheveux laineux sont entourés de touffes de plumes. On a cru remarquer, parmi ces nègres, deux sortes de races bien distinctes. Ils portent tous un bouclier au bras gauche pour arme défensive, et des haches de serpentine pour armes d'attaque. Ils construisent des filets pour pêcher. Ils aiment beaucoup les odeurs et parfument la plupart des objets dont ils se servent. Les cocotiers, les bananiers, le bétel, et plusieurs arbres aromatiques, entre autres le laurier du Liban, croissent en abondance à la Louisiade, qui paraît également riche en animaux et surtout en oiseaux variés.

L'archipel de Salomon, dont la plus grande Ile porte le nom d'Isabelle, est également entouré de rescifs et de bancs de corail formés par les polypes, ce qui en rend la navigation très dangereuse. Pourtant cet archipel, bordé d'écueils qui défendent presque d'y aborder, ressemble, par son aspect fertile, fleuri et enchanteur, à une nouvelle terre promise. Jusque sur leurs sommets les plus élevés, les montagnes y sont ombragées par une végétation majestueuse ou odoriférante. Le giroflier y croît auprès du caféier; le gingembre, auprès du citronnier et de l'oranger; des arbres résineux ou qui procurent une gomme aromatique s'y montrent dans les endroits les plus sauvages, et le palmier-éventail, le trésor des Iles de la mer du Sud, l'arbre à pain, y abondent.

Dans le règne animal, on a remarqué dans l'archipel de Salomon des espèces non moins extraordinaires que celles de l'Australie, et entre autres d'énormes crapauds portant une crête sur le dos.

Les Espagnols ont cru trouver dans quelques-unes de ces îles la trace de mines d'or, si rares jusqu'à ce jour dans les îles de la mer du Sud et dans les terres australes.

Surville, navigateur français, retrouva le premier les îles Salomon, rencontrées pour ainsi dire accidentellement par des navigateurs espagnols. Les habitants qu'il y vit montrèrent un caractère si perfide et si sanguinaire, qu'il leur donna le nom d'anciens assassins fameux dans la Perse et dans la Syrie. Ces naturels avaient le teint noir, les cheveux laineux, le nez épaté, les lèvres grosses ; ils se poudraient les cheveux avec de la chaux ; ils portaient des bracelets de coquillages, et des ceintures de dents humaines ; à leurs nez pendaient des bouquets de fleurs odoriférantes. Les pirogues sur lesquelles ils naviguaient autour de leurs côtes étaient légères et enduites de mastic.

Le navire sur lequel était Auguste passa successivement en vue des côtes des îles Choiseul, Bougainville et Bouka. Bouka, l'une des îles de l'archipel de Salomon, qui a été visitée depuis Surville, est très peuplée. Les habitants sont de taille moyenne et d'un noir peu foncé ; ils vont entièrement nus ; leurs muscles, très prononcés, annoncent une grande force ; leur figure est laide, mais expressive ; ils ont la tête fort grosse, le front large, la face très aplatie, particulièrement au-dessous du nez ; leur menton est épais ; leurs joues sont un peu saillantes, leur nez est épaté, leur bouche large. Ces insulaires mettent beaucoup d'industrie dans la fabrication de leurs arcs ; leurs flèches sont armées d'un dard que leur procure le poisson appelé raie-pastenague. Ils se servent de ces armes avec une rare adresse.



Leurs pirogues sont sculptées et d'une forme élégante.

C'est dans le voisinage des îles Salomon que se cache le perfide et redoutable archipel des îles Vanikoro, où l'on a trouvé les débris d'un des vaisseaux du grand et infortuné navigateur Lapeyrouse<sup>1</sup>.

Auguste entrevit bientôt les côtes de la Nouvelle-Bretagne, qui fut longtemps confondue avec la Nouvelle-Guinée, dont elle n'est séparée que par le détroit de Dampier. Dampier séjourna dans une baie de la Nouvelle-Bretagne, appelée Port-Montagu, au même lieu positivement où le navire qui portait Auguste fut contraint de relâcher, à la suite d'une avarie qu'il y aurait eu péril à ne pas réparer immédiatement. Il trouva le pays montagneux et couvert de bois, mais entrecoupé de vallées fertiles et de superbes rivières. Il lui parut très peuplé; les naturels, qui ressemblaient à ceux de la terre de Papou, qu'Auguste devait bientôt voir, conduisaient leurs canaux avec une adresse infinie, et ils construisaient leurs demeures sur des pieux fichés en terre. Il y avait une foule d'oiseaux et d'insectes remarquables. La mer et les fleuves fourmillaient de poissons. Le gingembre, plusieurs espèces d'aloès parfumés, les rotins et les bambous garnissaient la côte, et les cocotiers paraissaient l'arbre dominant dans l'intérieur. Dans la principale terre de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne et dans les îles voisines, on reconnaissait plusieurs volcans à la fumée et aux flammes qui s'échappaient en quelques endroits du sol.

<sup>1</sup> Voir la relation du naufrage de Lapeyrouse dans l'autre volume du Voyage aux îles.

Le voyage semblait vraiment depuis quelques jours tourner à mal, car on n'avait pas plutôt quitté le Port-Montagu, dans la Nouvelle-Bretagne, qu'une nouvelle voie d'eau que fit le bâtiment força encore à séjourner au Port-Praslin, ainsi nommé par Bougainville, dans la Nouvelle-Irlande. Le Port-Praslin offrait d'ailleurs au navire une rade sûre et abritée dont on s'empressa de profiter. Auguste eut le temps de faire ses observations de voyageur pendant son séjour forcé. Il apprit que les naturels de la Nouvelle-Irlande appelaient leur île Enlourou, et Birare la Nouvelle-Bretagne, avec les habitants de laquelle ils sont continuellement en guerre.

En débarquant sur la grève, Auguste put contempler la végétation la plus active et la plus vigoureuse qu'on puisse imaginer; elle envahissait jusqu'au littoral et ne cessait que là où la mer lui disputait la possession du sol. D'énormes troncs d'arbres renversés encombraient les grèves, et leur vétusté, comme un terreau fertile, nourrissait encore des espèces de colonies de plantes charnues, qui s'en disputaient les moindres parcelles. Cette végétation ne présentait pas de points éclaircis; elle couvrait toute cette portion de l'île d'une seule et magnifique forêt dans laquelle on remarquait les arbres à pain sauvages. Des guirlandes de lianes s'entortillaient autour des troncs, grimpaient, se suspendaient en guirlandes jusqu'aux sommités des branches, et semblaient tendre partout d'impénétrables filets de verdure. Parmi ces lianes, il en était une dont les fleurs légumineuses, d'un beau jaune, flattaient la vue et dont les tiges étaient armées de crochets épineux qui déchiraient impitoyablement le voyageur assez imprudent pour s'engager sans précaution sous leurs

lacets. D'éclatants papillons se croisaient en tout sens sous ces dômes de verdure; des coquilles terrestres des plus variées en habitaient le feuillage, et sur les branches se rencontrait fréquemment le tupinambis noir, ponctué de jaune. Le calme de la forêt était interrompu, de temps à autre, par le cri d'un corbeau semblable à notre corneille, et qui imitait, à faire illusion, l'aboiement d'un chien.

Les rivages du Port-Praslin parurent à Auguste coupés par un grand nombre de sources qui descendaient des montagnes. Parmi ces sources, il y en avait qui tombaient par chutes et soubresauts imposants, comme celle à laquelle on a donné le nom de Bougainville.

L'art s'efforcerait en vain de produire ces magnifiques effets des eaux tombant, ici par nappes dans des bassins superposés, et plus loin rejaillissant des rochers sur lesquels elles se brisent incessamment en perles liquides et colorées par les rayons du soleil.

Les naturels que vit Auguste au Port-Praslin avaient les cheveux laineux, crépus et contournés en tirebouchons longs et teints en rouge, en blanc, ou tirant sur le blond. Leur barbe était peu fournie; cependant quelques chefs en portaient d'assez longues, ce qui leur donnait un air vénérable. Leurs yeux étaient petits, leur nez gros sans être épaté comme celui des nègres; leurs oreilles et le cartilage de leur nez étaient percés, et ils y avaient suspendu des ossements, ce qui les rendait affreux; entre leurs lèvres épaisses apparaissaient leurs dents teintes en noir ou en rouge, ce qui, joint à la couleur naturellement noire de leur corps complé-

tement nu, achevait de rendre terrible leur aspect déjà si sauvage.

Le tatouage ne paraît pas à beaucoup près aussi répandu chez les



Naturel de la Nouvelle-Irlande.

Nouveaux - Irlandais ou Enlouroutiens, que parmi les naturels des îles de la mer du Sud, situées dans l'autre hémisphère. A peine Auguste aperçut-il plus de deux à trois lignes colorées sur les joues de quelques-uns. Cependant ils ne négligeaient point les moyens de plaire, qui leur semblaient devoir attirer l'attention.

Ils empruntaient aux oiseaux leurs brillants plumages pour en faire des bandeaux et des panaches; aux tortues et aux coquillages, des bracelets, des anneaux et des pendants d'oreilles. Souvent aussi ils ornaient leur chevelure de fleurs blanches et rouges. Le luxe, chez les Enlouroutiens s'étendait surtout à leurs armes, qu'ils décoraient de plumes artistement arrangées. et retenues par des cordonnets faits de l'écorce du rima et du cocotier, auxquels s'entremêlaient des fragments de coquilles et d'écailles de tortue. Heureux s'ils se fussent bornés à ces ornements; mais ils y

joignaient des os humains qui ne disaient que trop qu'au lieu de protéger leurs prisonniers, ils les massacraient et se partageaient leurs débris pour perpétuer après leur mort la vengeance qu'ils en avaient tirée. La lance, le casse-tête et la fronde étaient leurs principales armes.

Auguste admira leur adresse à pêcher et saisir le poisson au moyen de la fouine, instrument qui consiste en un long bambou, armé à l'une de ses extrémités de trois dents de fer. Ils se servaient aussi de filets qu'ils tendaient à quelque distance du rivage et qu'ils promenaient montés sur leurs pirogues, remarquables d'élégance et de régularité.

Les demeures des Nouveaux-Irlandais méritent tout au plus le nom d'abris, d'après ce qu'en put juger Auguste. Cependant ces insulaires ont des maisons consacrées à des idoles grossièrement sculptées en bois, et représentant des têtes humaines, nommées *Bakoui*.

S'étendre près d'un foyer à demi éteint, y rester des heures entières les jambes l'une sur l'autre et les mains croisées sur la poitrine, dans l'immobilité la plus parfaite : voilà le grand bonheur des naturels de la Nouvelle-Irlande, quand ils ne mangent pas. Leur appétit est de tous les instants, et ils peuvent le satisfaire d'autant plus aisément qu'ils ne sont pas difficiles sur le choix des mets. Quel que soit l'animal qui leur tombe sous la main, il est aussitôt jeté sur des charbons ardents, rôti et dévoré; jamais ils ne se donnent la peine de dépouiller un quadrupède ou de plumer un oiseau, et ils en mangent jusqu'aux intestins. Les insectes les plus dégoûtants et les reptiles les plus hideux ne leur causent aucun dégoût, et Auguste les vit souvent

manger de gros lézards qui étaient à peine grillés. Quoique mangeant à toute heure du jour, à midi ils se réunissent en commun, placés à la file les uns des autres ou bien en cercle. Les morceaux sont avalés



Abri des naturels de la Nouvelle-Irlande

sans autre assaisonnement que l'appétit. L'eau pure est leur unique boisson. Si les cocos leur manquent, ils possèdent en abondance des bananes, des ignames, des cannes à sucre et des fruits à pain sauvages. Le repas fini, ils se couchent sur le sable pour y faire la sieste. A six heures, même cérémonie; mais avant de se livrer au sommeil, de crainte sans doute que les

insectes ou l'humidité de la nuit ne viennent les incommoder, ils ont le soin d'allumer plusieurs feux à côté l'un de l'autre, et de disposer des espèces de toitures faites en branchages et en feuilles, qui les garantissent tant bien que mal des fortes pluies qui tombent fréquemment la nuit. A la pointe du jour, les uns vont à la pêche et les autres parcourent les bois pour y faire leurs provisions de fruits.

Il fut impossible au capitaine du navire sur lequel voyageait Auguste de s'assurer si les Nouveaux-Irlandais avaient l'exécrable coutume de manger le corps de leurs ennemis, comme tant d'autres naturels des îles de la mer du Sud. Chaque fois qu'on les questionnait sur ce sujet, ils reculaient comme s'ils eussent craint qu'on ne les dévorât eux-mêmes.

Le navire, après s'être de nouveau réparé, quitta la Nouvelle-Irlande, et reconnut la petite île des Cocos, où croissent en abondance, à côté des arbres qui portent ces fruits et dont elle a reçu le nom, les figuiers de toute sorte, la *barringtonia speciosa*, le *pendamus*, l'héritiera, dont les superbes branches s'étendent jusque sur la mer; tandis qu'au milieu de l'île, des palmiers *areca* à la tige extrêmement mince, mais au bois très dur, s'élèvent à plus de cent quarante pieds, et que dans les vallons se montrent les utiles et farineux saguiers. Le navire passa également en vue de la petite île du Duc-d'Yorck, située dans le canal Saint-Georges, qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Irlande; elle parut à Auguste semblable à un grand jardin, tant les plantations y étaient soignées et rapprochées. Les habitants apportaient des fruits sur la côte et les montraient aux navigateurs en les entassant en pyramides; au sommet ils plaçaient de

jeunes chiens qui avaient les pattes liées ; ils chantaient des hymnes de paix au son d'une grande conque ; mais Auguste, déjà accoutumé à apprécier le caractère des sauvages, crut remarquer de la défiance et de la férocité à travers ces démonstrations plus craintives peut-être qu'amies. Auguste entrevit aussi les côtes de la Nouvelle-Hanovre, île assez grande, mais peu connue, qui est séparée de la Nouvelle-Irlande par un canal fermé de rescifs et dont l'entrée est en outre obstruée par des ilots. Enfin on reconnut les côtes des îles Portland, de Schouten, de l'Amirauté, des Ermites et de l'Échiquier. Dans les îles de l'Amirauté, les naturels ont la peau d'un noir foncé ; leur physionomie est, dit-on, agréable, et, par son ovale régulier, elle diffère peu de celle des Européens. Leurs cheveux sont crépus et noirs ; ils les rougissent quelquefois avec de l'ocre mêlé d'huile. Dans quelques-unes de ces îles, le bout des lances dont on se sert pour combattre est armé d'un morceau de verre volcanique. On a cru remarquer que les chefs y jouissaient d'une grande autorité. Les naturels des îles des Ermites paraissent plus doux et plus pacifiques que ceux de l'archipel de l'Amirauté, quoiqu'ils soient plus robustes.

Le navire que montait Auguste rangea la pointe d'Urville à la côte de la Nouvelle-Guinée, évita les îles des Traîtres, et, sans relâcher ni à la grande île de Mysory, ni à l'île Longue, ni à l'île Jobie, s'enfonça dans la baie Geelwink, sans y trouver la séparation longtemps cherchée entre la Nouvelle-Guinée et la terre des Papous, qui, selon l'opinion aujourd'hui admise, ne font qu'une seule et même île d'une immense étendue. C'était là que bien des merveilles



encore inconnues attendaient notre jeune voyageur ;  
c'était là aussi qu'il se promettait de faire ses premières tentatives commerciales.





## CHAPITRE VI.

**La Nouvelle-Guinée et la terre des Papous. — Végétation. — Oiseaux extraordinaires. — Les gobe-mouches. — Les loris. — Les paradis. — Habitants de la Nouvelle-Guinée. — Maisons des Papous. — Commerce des Papous. — Les Alfourous des montagnes de la Nouvelle-Guinée. — Attaque des Alfourous. — Auguste se signale.**

Aucune expression ne pourrait rendre le spectacle magique, inouï, qui s'offrit aux regards d'Auguste sur les côtes réunies de la Nouvelle-Guinée et de cette contrée appelée Terre des Papous ou des Papouas, nom donné aux habitants par les Malais qui connurent ce pays avant les Européens. La mer qui baigne les côtes de la Nouvelle-Guinée rejette de gros morceaux d'ambre gris, et recèle dans son sein des perles plus nombreuses et aussi belles que celles de l'île Ceylan et du golfe Persique. Ces côtes sont en général élevées ; dans l'intérieur, les montagnes semblent entassées sur les montagnes. Auguste distingua à plusieurs lieues de distance les flots écumeux des cataractes qui tombaient de rochers en rochers. Les montagnes voisines de la côte sont chargées de la végétation la plus somptueuse, des arbres les plus ravissants à l'œil par leur feuillage et par leurs fleurs,

les plus délicieux à l'odorat par les parfums qu'ils exhalent, et les plus savoureux au goût par les fruits qu'ils produisent. La plupart de ces arbres énormes s'élèvent tout d'un jet, comme autant de colonnes ramifiées, à plus de cent cinquante pieds de hauteur. On dirait que c'est là qu'on a été emprunter le modèle de nos grandes et mystérieuses cathédrales gothiques. Toutes les familles de palmiers, les cocotiers, les sagouiers, les cycas, les grands arbres à pain, règnent, comme arbres utiles, sur cette végétation majestueuse et pressée. Dans les végétaux de moindre grandeur, se fait remarquer l'espèce de laurier qui produit l'écorce aromatique appelée massoy. On y trouve le bois de fer, l'ébène, le canari, le lingoa et le muscadier uniforme.



Faisan argus.

Mais ce qu'Auguste vit de plus étonnant encore que la surprenante végétation de la Nouvelle-Guinée, ce furent des espèces d'oiseaux si variées, si radieuses, que cela semblait tenir complètement de la féerie et que les yeux doutaient même en les voyant. L'oiseau argus, ainsi nommé pour la multitude d'yeux rangés sur tout son plumage, s'y promenait aussi su-

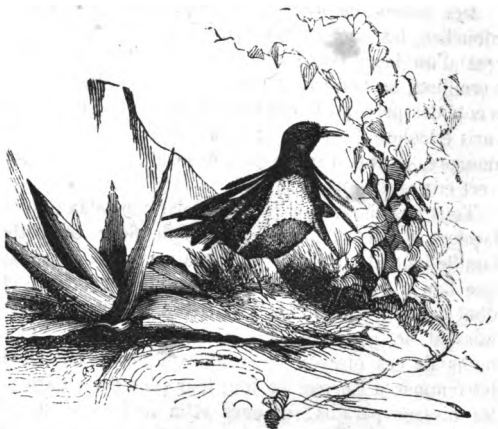
perbement à l'ombre des buissons que le paon, auquel

il n'a à envier que l'éclat des nuances, mais qu'il surpasse en majesté par l'ampleur de ses ailes et de sa queue.

Des volées de diverses espèces d'oiseaux gobe-mouches, les uns gobe-mouches à lunettes, les autres d'un beau jaune d'or, ceux-ci d'un étincelant vermillon, se perchaient sur les rameaux des arbres, à côté des perroquets cendrés, des loris à collier, des loris tricolores, au cou et à la queue d'un rouge de pourpre, au dos d'azur resplendissant, aux ailes d'un vert émeraude nuancé d'or.

Tous ces oiseaux, si riches d'éclat cependant, s'effaçaient devant l'incomparable splendeur de cette famille innombrable d'oiseaux vraiment tout célestes, que l'on a surnommés les *princes des volatiles*, et dont la Nouvelle-Guinée et la terre des Papous paraissent le pays de prédilection. Les plus communs de ces oiseaux merveilleux étaient ceux dont les femmes d'Europe se font leur plus riche parure, les oiseaux-paradis, orangés et à la longue queue d'un rouge de flamme, les paradis-émeraudes et quelques autres encore aussi peu rares à la Nouvelle-Guinée que chez nous les humbles passereaux. Les oiseaux de paradis auxquels on daignait faire quelque attention dans les bois fleuris et odorants de cette terre de merveilles, c'étaient les *magnifiques*, au plumage aussi impossible à contempler que les rayons du soleil; les ravissants *manucos*; les *superbes*, au dos, à la queue d'un velours noir reflétant, qui portent comme un double étage d'ailes effilées en rayons, et sous le cou un éventail ou d'autres ailes encore d'azur aussi découpées en pointe, ce qui leur donne, quand ils voltigent, l'aspect d'une étoile

vagabonde emportée dans l'espace. On distinguait aussi les *merles-paradis*, au ventre nuancé d'or, d'in-



Le superbe.

digo, de velours noir ; au dos vert doré , à la queue flottante, et qui, outre les ailes qui accompagnent élégamment leurs flancs éclatants, ont les yeux brillants comme des pierres précieuses, ombragés d'un joli plumage découpé en forme d'éventail. Il semblait que tous ces oiseaux fussent faits pour voltiger toujours et ne se poser jamais, tant ils avaient d'ailes, et de longs et légers panaches, pour flotter en tous sens dans l'air. Le merveilleux *siflet* ne surprenait pas moins les regards d'Auguste, avec son beau plumage nuancé de couleurs, dont n'approcherait jamais l'écrin

le plus superbe et le plus varié ; avec ses deux aigrettes flottant à distance , à l'extrémité des deux longs filaments presque imperceptibles , et qui , se détachant de ses ailes , le faisaient paraître comme escorté par deux étoiles.



Le paradis-rouge.

Le *paradis-rouge* et le *paradis-roi* couronnent cette divine famille d'oiseaux. Le *grand-paradis*, au plumage vert émeraude, au cou également vert, mais nuancé d'or, et aux flancs argentés, semblait, celui-ci,

avoir sous ses ailes principales, comme deux autres ailes aussi mignonnes et plus légères que les plus légers marabouts. Le *paradis-rouge* avait, ainsi que l'indique son nom, les parures de ses flancs d'un beau rouge ponceau ; l'émeraude et l'or scintillaient sur sa gorge ; deux lanières s'échappaient, gracieuses et serpentant au loin, du superbe panache de sa queue, et ses ailes recourbées, longues et soufflées en quelque sorte à leurs extrémités, ressemblaient par leur forme, leur légèreté et leur couleur à deux fugitives trainées de flammes qui auraient suivi l'oiseau divin, dans ses capricieuses ondulations.

Auguste se procura quelques beaux oiseaux de *paradis*, pris par les naturels de la Nouvelle-Guinée, qui en font commerce ; il n'eut à donner, en échange de ces trésors, qu'une méchante pacotille de clous et de morceaux de fer. Ce fut son premier acte de commerce, et il n'était pas mauvais comme on s'en doute ; son intention était de vendre prochainement le plumage des radieux oiseaux à quelques princes malais, qui le recherchent toujours, le paient un prix extraordinaire, et en font la parure de leurs turbans.

Les habitants de la Nouvelle-Guinée, aussi bien que de la terre des Papous, étaient en général composés de ce qu'on peut appeler les nègres océaniens. Robustes, d'une haute taille, d'un noir luisant, ils avaient la peau âpre au toucher, les yeux grands, la bouche extrêmement fendue, le nez écrasé ; leurs cheveux crépus, rudes et d'un noir brillant, étaient ramassés sur leur tête en touffes énormes qui avaient quelquefois jusqu'à trois pieds de tour ; ils les ornaient de plumes d'oiseaux de *paradis*. Des défen-

ses de sanglier pendaient souvent à leur cou comme un objet de luxe



Habitants des Papous.

Les femmes des Papous parurent à Auguste fort industrieuses, elles tressaient des nattes ou faisaient des pots de terre qu'elles cuisaient avec de l'herbe sèche ou des broussailles; elles maniaient même la hache, tandis que leurs indolents époux les regardaient ou se préparaient à la chasse du sanglier. Les Papous sont armés de sagaies, d'arcs et de flèches, et même d'épées de cuivre; cela a suffi aux habitants de la côte occidentale pour repousser plusieurs fois des détachements hollandais envoyés dans leur pays. Ils ont des pirogues très légères pour naviguer, et ils



les ornent avec beaucoup de goût de sculptures élégantes.



Habitation des Papous.

Les Papous élèvent ordinairement leurs maisons sur les eaux de la mer et les établissent sur de nombreux pilotis. Ces constructions sont en général assez vastes et servent de logement à un grand nombre de personnes. Un pont très léger et très fragile entretient la communication avec le rivage; et à la moindre alerte, cet étroit chemin est rompu, et la maison reste comme une forteresse entourée d'eau de toutes parts. Dans ces circonstances, les hommes ont eu soin d'envoyer dans le fond des bois les femmes, les enfants et leurs objets les plus précieux. Ils restent seuls pour défendre,

avec de longues flèches ou de longs couteaux, le village attaqué par l'ennemi.

Les dogmes religieux des Papous sont très peu connus. Auguste observa qu'ils construisaient des tombeaux avec des roches dures de corail, et qu'il les ornaient de sculptures.

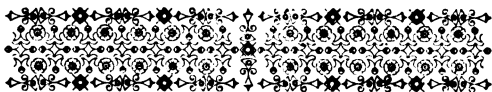
Ce fut sur ces rivages que notre jeune voyageur vit, pour la première fois, des Chinois. Les Chinois, à l'aide de leurs navires appelés jonques, qui ne pourraient soutenir les expéditions de long cours des vaisseaux européens, ont cependant poussé, depuis bien du temps déjà, leur commerce jusque chez les Papous. Ce sont eux qui vendent à ces derniers leurs instruments, leurs ustensiles et les grossières toiles dont ils se couvrent. Ils reçoivent en échange, du massoy, de l'ambre gris, des écailles de tortues, des perles, des oiseaux de paradis et d'autres oiseaux de prix que les Papous dessèchent avec la plus grande adresse.

Parmi les races secondaires, et beaucoup moins nombreuses que les Papous ou Nègres océaniens qui peuplent la Nouvelle-Guinée, se trouvaient des Alfours ou Alfours, race qu'Auguste eut lieu d'examiner plus attentivement dans diverses autres îles qu'il visita par la suite. Ils habitaient, à la Nouvelle-Guinée, les montagnes les plus escarpées, et n'en descendaient vers le rivage que pour tomber à l'improviste sur les villages, et y porter le meurtre et le pillage.

Un jour qu'une bande de cruels Alfours vint ainsi pour attaquer un village de Papous, ceux-ci auraient infailliblement péri et leur village eût été ruiné, si les marins et les passagers du navire anglais n'eussent donné l'alerte et ne se fussent précipités eux-mêmes

au-devant des assaillants. Tous les Papous du village les ayant suivis au combat, on eut bientôt refoulé les Alfourous dans leurs repaires. Auguste se signala dans cette circonstance par un sang-froid et un courage au-dessus de son âge. Il tua de sa main un des chefs alfourous au moment où celui-ci menaçait la vie du capitaine du navire. Les Papous, reconnaissants de la conduite des Anglais, leur firent présent de leurs plus beaux oiseaux et de très jolies boîtes où le talc et la nacre avaient été très curieusement enchâssés par eux. Auguste, dont la belle conduite avait été remarquée, eut une part plus large dans la distribution, ce qui augmenta d'autant ses petites chances commerciales. Il détacha de sa pacotille la plus jolie de ses boîtes-papous, et le plus divin de ses oiseaux de paradis, pour les envoyer à sa sœur Jenny à la première occasion qu'il aurait de donner de ses nouvelles à sa famille. Mais, hélas ! les rencontres sont rares dans ces mers lointaines, et l'océan a des hasards bien funestes. Auguste ne devait l'apprendre que trop tôt.





## CHAPITRE VII.

**L'île Waigiou. — Les îles Pelew ou Palaos. — Habitants. — Habitations. — Ustensiles. — Gouvernement. — Les îles Carolines. — L'île d'Oualan. — Les Carolins. — Leurs maisons. — Leurs tombeaux. — Les îles Marie-Anne ou Mariannes. — L'île de Guam ou Gouham. — La ville d'Agagna. — Habitants. — Usages. — Mœurs. — Costumes.**

Le navire sortit de la baie de Geelwink, en longeant la côte orientale et la côte septentrionale de cette partie de la Nouvelle-Guinée, plus particulièrement nommée terre des Papous. Il arriva heureusement à la grande île Waigiou, au nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, et ne s'y arrêta que pour renouveler l'eau potable de l'équipage. On assure que cette île contient plus du cent mille habitants. Les naturels ont la peau moins noire que les Papous leurs voisins; leurs cheveux sont crépus, épais et assez longs; quelques-uns laissent croître leurs moustaches. Tous portent des peignes en bois ou en écaille, et des colliers

tressés avec des feuilles de latanier, auxquels ils suspendent des espèces de talismans indous appelés fétiches et des amulettes. Un large chapeau à la chinoise, composé de feuilles de palmier, les garantit du soleil. Les chefs sont habillés avec des étoffes qu'ils achètent des Chinois, dont ils parlent, en général, la langue. Un de ces chefs que vit Auguste portait sur la tête une espèce de turban. L'usage de mâcher du bétel et de la chaux, à l'exemple des Indous et des Malais, lui avait rendu les dents très noires.

Les habitants de Waigiou ont de fréquents rapports avec les nations civilisées, et, à la honte de la civilisation, c'est à la fabrication perfectionnée de leurs armes qu'on le reconnaît. Ils sont pêcheurs et chasseurs. Ils se nourrissent principalement de la chair d'énormes tortues qu'ils vont prendre, à l'aide de leurs pirogues à balanciers, sur les îles voisines; ils mangent aussi des coquillages, des poissons, du pain de sagou, des oranges, des cocos, des papayes, des courges, du pourpier quadrifide, des cannes à sucre, des ignames, des patates, des citrons, du piment et des épis de maïs encore verts qu'ils font griller.

La végétation de l'île Waigiou parut à notre jeune voyageur presque aussi riche que celle de la Nouvelle-Guinée. De beaux oiseaux s'y montraient aussi, entre autres des perroquets variés, le gros kakatoès noir, le superbe faisan couronné des Indes, et plusieurs espèces d'oiseaux de paradis qui n'étaient pas pour les habitants de Waigiou l'objet d'un moindre commerce que pour les Papous. Auguste en profita pour augmenter sa collection. Cependant ce ne fut pas sans

quelque sentiment de regret et de chagrin qu'il vit les habitants de Waigiou décocher, avec une adresse incroyable, leurs flèches, faites de la côte des feuilles du latanier, sur plusieurs de ces admirables oiseaux, pour les abattre et ensuite les lui vendre. Il ne parvint à leur faire cesser cette chasse cruelle qu'en refusant de leur en acheter le produit.

Le mauvais génie du capitaine du navire, qui devait primitivement se rendre aux îles Moluques, auxquelles il touchait en quelque sorte, le porta vers l'archipel des îles Pelew ou Palaos, et de là vers quelques-unes des innombrables îles Carolines et vers l'archipel des îles Marie-Anne, que l'on appelle aussi l'archipel des Larrons. Son intention était de venir de Gonaham, l'une des principales des Mariannes, aux Philippines, et de regagner de là les Moluques, puis de retourner à Port-Jackson. Mais le capitaine ne comptait qu'avec lui-même et point avec les chances maritimes. Il ne tarda pas à être cruellement déçu.

Toutefois, il arriva sans le plus léger accident aux îles Pelew. Elles sont très peuplées; les naturels ne sont déjà plus des nègres océaniens; leur couleur est seulement un peu plus foncée que celle qu'on appelle cuivrée; ils ont les cheveux longs et flottants; ils sont vigoureux, bien faits, et de taille moyenne. Leur corps est tatoué, et ils vont presque entièrement nus. Les hommes ont l'oreille gauche percée, et ornée d'un pendant de graines. Les femmes percent leurs deux oreilles, et y mettent des feuilles ou des pendants d'écailles de tortue. Hommes et femmes percent aussi le cartilage de leur nez pour y suspendre de ces sortes d'ornements.

Ils habitent des maisons de planches et de bambous, élevées sur des assises de pierres, à trois pieds du sol. De cette base sortent les supports dont les intervalles sont remplis avec des bambous fendus et des feuilles de palmier, si artistement arrangés que ces habitations sont garanties de toute humidité. L'intérieur ne forme qu'une seule pièce.

On fait le feu, qui est peu considérable, au milieu, dans un endroit plus bas que le plancher et sur la terre à nu. Les naturels ne s'en servent que pour faire bouillir des ignames, obtenir un peu de flamme pendant la nuit, dissiper l'humidité, et éloigner les insectes par la fumée. Les portes des maisons sont au niveau du plancher et servent en même temps de fenêtres; elles se ferment au moyen d'une claie faite de feuilles de palmier et de bambou. Il y a des maisons destinées aux réunions et aux fêtes, qui ont depuis soixante jusqu'à quatre-vingts pieds de long.

Les canots des habitants des îles Pelew sont des troncs d'arbres creusés, et ornés de sculptures qui ne sont pas dépourvues de goût. Les meilleurs couteaux qu'ils aient inventés sont faits de l'écaille d'une très grande hultre; ils sont très affilés et un peu polis à l'extérieur. Leurs peignes sont en bois d'oranger; leurs hameçons pour la pêche sont faits d'écaille de tortue; leurs cordes et leurs filets sont en bourre de noix de coco; leurs nattes sont d'immenses feuilles de plantain. Une large feuille de plantain leur sert d'assiette; et leur verre est une moitié de noix de coco. Des vases d'une terre rougeâtre, et la plupart d'une forme ovale, leur servent à cuire leurs poissons, leurs ignames,

et à chauffer l'eau. Leurs haches, formées d'une forte écaille, sont assez bien affilées pour abattre un arbre en peu de temps. Parmi leurs ustensiles, il ne faut pas oublier les petits paniers qu'ils portent toujours avec eux, et qui feront aussi l'objet des petites acquisitions d'Auguste; ils sont très joliment tissés et faits avec des feuilles de plantain. Les naturels portent ordinairement dans ces élégants paniers, qui feraient les délices du boudoir d'une Européenne, leur bétel, leur peigne et leur couteau.

Toutes les îles Pelew, d'après ce que put remarquer Auguste, étaient gouvernées par plusieurs princes, qui reconnaissaient pour maître suprême celui qui résidait dans l'île de Korouraa. Il y avait aussi des chefs appelés *rupaks*, qui formaient une espèce de noblesse. Les naturels des îles Pelew paraissaient avoir pour leurs souverains, et particulièrement pour celui de Korouraa, un respect qui approchait de l'idolâtrie.

La traversée des îles Pelew au grand archipel des Carolines fut également heureuse pour le navire sur lequel était Auguste. Ce n'était pas là encore que devaient arriver les mécomptes du capitaine.

De petits groupes d'îlots, vers le nord-ouest, forment la liaison des îles Pelew avec l'archipel des Carolines, qui s'étend en quelque sorte le long de la ligne équinoxiale ou équateur dans une longueur de plus de six cents lieues, et ne se termine qu'aux îles Marshale, Mulgrave et Gilbert <sup>1</sup>. Les îles qui le composent sont généralement petites. Elles jouissent d'un

<sup>1</sup> Il est question de ces îles dans l'autre volume du Voyage aux îles, de la collection du *Tour du Monde*.



climat agréable, quoiqu'elles soient exposées à de terribles ouragans. Les Carolins surpassent la plupart des autres insulaires de la mer du Sud dans l'art de naviguer et dans la construction de leurs pirogues. Ils connaissent depuis longtemps l'usage de la boussole, ce qui fait supposer qu'ils ont eu de très anciennes communications avec les Chinois ou avec les Arabes. Ils sont soumis à plusieurs chefs formant une noblesse qui règne avec orgueil sur un peuple d'esclaves. Chaque île a son chef, mais toutes obéissent à un chef suprême qui réside à Lamurec. La plus grande île de tout l'archipel est Eap ou Yap, que se partagent quarante-six chefs sans cesse en guerre entre eux.

Les Carolins, particulièrement ceux de l'île Oualan, sont, en général, de petite taille ; les plus grands ne dépassent guère cinq pieds deux ou trois pouces. Le type de la physionomie, chez les hommes, est d'avoir le front découvert et étroit, les sourcils épais, les yeux petits et obliques, le nez épaté, la bouche grande, les dents très blanches et bien conservées ; les gencives très vermeilles. Ils portent la chevelure nouée sur le sommet de la tête ; leur barbe et leur chevelure sont très noires, très longues et droites. La barbe tombe chez quelques-uns jusque sur la poitrine. La teinte de leur peau est d'un jaune orangé peu foncé. Ils se font, au moyen de ces incisions qu'on appelle tatouage, mille dessins singuliers sur le corps. Leur peau est très douce, et la plante de leurs pieds, par l'habitude qu'ils ont de marcher sur le corail, prend l'épaisseur et la dureté d'une semelle de soulier. Aucun vêtement n'est employé par ces insulaires pour se garantir le corps des averses de la saison pluvieuse.

Les chefs, un peu plus blancs que les autres, mieux faits et plus beaux hommes, n'ont, pour marque distinctive, qu'un tatouage plus riche et plus recherché.

Les maisons des Carolins, et toujours en particulier ceux de l'île Oualan, sont très vastes et ont jusqu'à quarante pieds d'élévation. Elles sont recouvertes de toitures démesurément grandes, composées de feuilles légères ; elles se relèvent à leur extrémité, de manière à former, vers le ciel, un arc ouvert, et retombent sur les parois latérales de la cabane jusqu'à trois pieds du sol seulement. Ces parois sont faites de lattes d'un bois blanc et léger d'hibiscus, fixées sur des montants en claires-voies, à un demi-pouce les unes des autres. Les lattes sont peintes avec soin et proprement travaillées. Les portes sont pratiquées sur les côtés. Le devant et le derrière des maisons ont cela de remarquable, que le haut de la façade rentre beaucoup sous la toiture et forme un abat-jour en treillis, peint de diverses couleurs, de sorte que l'air peut circuler librement dans la partie supérieure de l'habitation par ce treillage élégant. Les insulaires apportent le plus grand soin à la construction de leurs cabanes ; et celles des chefs, quoique faites sur le même modèle, sont plus spacieuses, mieux travaillées, et ne présentent pas un morceau de bois qui ne soit peint en rouge, en noir, en blanc ou en jaune.

Les Carolins placent leurs tombeaux au milieu de leurs cultures et sous leurs arbres nourriciers ; ils les recouvrent d'une petite cabane dont les côtés sont à jour. On y voit des nattes, des instruments dont se servait probablement le défunt sur la terre, une hache si c'est le tombeau d'un homme, un métier à étoffes

si c'est celui d'une femme. Les tombeaux des chefs ont un caractère différent et beaucoup moins touchant. C'est ordinairement une colline couverte de bananiers et de cocotiers, mais qui s'isole des campagnes environnantes, par les énormes blocs de corail entassés dont on l'entoure. A en juger par la tyrannie effroyable des chefs carolins, et par la soumission plus qu'humble du peuple opprimé, on peut imaginer qu'il se passe d'épouvantables mystères de sang dans ces enceintes, où l'on ne pénètre peut-être que pour être immolé sur le tombeau d'un grand. Au reste, Auguste put se convaincre que ces grands étaient capables de beaucoup plus de bassesses que les derniers des insulaires qui leur étaient soumis : car c'étaient toujours eux, si quelques naturels venaient à bord du navire pour y commercer, que l'on surprenait à voler. Une espèce de roi d'une des îles Carolines s'avisa un jour de faire enlever le gouvernail du canot du capitaine, et il le cachait déjà au fond de sa pirogue, quand on le lui fit restituer, non sans beaucoup de peine.

Des Carolines, qui furent ainsi nommées par les Espagnols, du nom du roi Charles II d'Espagne, le navire cingla vers les Mariannes, ainsi nommées en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, mère de ce même roi Charles II, quoique Magellan, qui les avait découvertes, les eût primitivement nommées *Ladrones*, les îles des Larrons, à cause des vols auxquels il fut en butte de la part des naturels. Des coteaux couverts de la plus belle verdure, de superbes forêts d'où s'exhalaient des odeurs aromatiques que portait au loin la brise de terre, s'offrirent aux regards d'Auguste lorsqu'on abordait à l'île de Guam, la plus

grande et la plus importante de ces Mariannes, qui appartiennent, pour leur malheur et leur ruine la plus complète, aux Espagnols dégénérés.

Agagna est la ville principale, la capitale de l'île Guam. Il y a une église catholique, et le gouverneur espagnol habite une espèce de palais d'assez belle apparence et dont la porte est défendue par huit pièces d'artillerie. On compte à Agagna cinq cent soixante-dix maisons. Cinquante seulement sont construites en maçonnerie ; les autres ne sont, à proprement parler, que de misérables cabanes, enfermées dans un petit enclos de palmiers-sicas qui servent aux habitants à faire des gâteaux médiocres et des biscuits un peu meilleurs. Ces maisons ont rarement plus de deux chambres, séparées par une cloison de tiges de bambou ou de cocotier. Dans l'une, on fait la cuisine et tout le ménage, et c'est là aussi que dorment pêle-mêle les enfants, les bestiaux, les porcs et, au besoin, les amis de la maison ; dans l'autre pièce reposent seuls les maîtres du logis, et ordinairement on voit dans cette pièce, collées aux murs, les images enfumées de quelques saints du christianisme, religion actuelle de la plupart des habitants des Mariannes. C'est devant ces humbles mais vénérées figures que la famille se réunit, presque à toutes heures du jour, et récite ses prières. Il n'y a pas de pays au monde où les enfants aient plus de respect pour leurs parents. Leur âge ne les enlève point à l'obéissance filiale, et Auguste vit des hommes de quarante ans trembler à une seule réprimande de leur vieux père. Ils ne prononcent jamais le nom de leurs parents sans le faire précéder du titre espagnol de *signor*, et sans une légère inclination de tête. Il

est infiniment rare qu'une mère n'allait pas son enfant. Une maladie grave pourrait seule la faire renoncer aux devoirs touchants de la maternité.

Le teint des habitants des îles Mariannes est jaune obscur ou olivâtre; ils ont, en général, les dents gâtées par l'usage du bétel et de la chaux dont ils l'assaisonnent. Tout le monde fume dans ce pays, et Auguste vit avec étonnement et répugnance des enfants de quatre à cinq ans qui avaient déjà le cigarre à la bouche.



• Hommes et femmes de Guam

Le costume des hommes et des femmes de Guam et de la plupart des îles Mariannes est semblable à celui du peuple de plusieurs provinces d'Espagne, à quelques modifications près. Au lieu de la mantille qui

drappe les Espagnoles avec tant d'élégance, les femmes de Guam mettent sur leur front un mouchoir qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Auguste eut l'occasion de remarquer ce costume, en considérant le pieux tableau d'une mère entourant avec sa famille une humble croix de bois dans la campagne. Les cheveux sont noués très bas derrière la tête. Les hommes portent presque toujours une chemise sur leurs pantalons qui sont très courts et passent rarement le genou.

On reconnaît aisément, à l'abandon coupable dans lequel languit la culture, que l'île de Guam, si riche, si fertile par elle-même, et qui n'aurait besoin que d'un peu de soin pour rendre d'abondants produits, appartient aux Espagnols.

Si encore ils s'étaient contentés de ne rien féconder aux îles Mariannes, ce n'eût encore été qu'un demi-malheur; mais ils n'ont su qu'y détruire. Lorsqu'au milieu du dix-septième siècle ils prirent possession de Guam, ils trouvèrent cette île peuplée de près de quarante mille habitants. Ils se sont successivement débarrassés des anciens naturels en les massacrant jusqu'au dernier. De sorte que ce sont des descendants d'Espagnols et non de vrais indigènes qui forment aujourd'hui la population clairsemée de cette colonie.

Les autres îles Mariannes sont complètement désertes ou à peu près, et cependant un peuple industrieux en aurait bientôt fait une source de richesses et de prospérité. Il n'y a que les Espagnols au monde pour faire ainsi de quelque chose rien.

C'était de Guam ou Gouaham que devait dater pour Auguste une série d'infortunes maritimes, et

le nom peu harmonieux de cette Ile restera longtemps dans sa mémoire comme un nom de mauvais présage.





## CHAPITRE VIII.

Tempête. — Naufrage. — Bonin-Sima. — Auguste est mis sur un navire partant pour le Japon. — La Femme de Loth. — Iles du Japon. — L'île Nippon. — Aspect de cette île. — Yédo. — Une maison particulière. — Quartiers. — Rues. — Le palais de l'empereur. — Mœurs, coutumes, usages, costumes des Japonais. — Départ pour l'île de Kiusu. — Le daïri. — Culte des Japonais. — Martyre des chrétiens. — Départ pour Luçon.

D'après le dernier itinéraire qu'il s'était tracé, le capitaine mit à la voile de Guam pour les îles Philippines : mais une tempête furieuse, accompagnée de grêle, de pluie et de violentes rafales, vint démentir le nom d'océan Pacifique donné à la mer du Sud, et bouleverser de la plus funeste manière tous les projets du capitaine, tous les calculs du pauvre Auguste. Dès le début, cette affreuse tempête, qui dura plusieurs jours, chassa le navire à une si grande distance vers le nord, qu'il fut poussé au milieu des groupes d'îles, ou plutôt des écueils volcaniques qui composent l'archipel de Magellan. Le navire était dans une position désespérée. Il semblait rouler d'écueils en écueils, et faisait eau de toutes parts. Malgré sa contenance, ferme jusqu'au bout, le malheureux



capitaine ne trouvait plus ni obéissance ni appui dans l'équipage. La pensée du salut commun, qu'on ne pouvait vraiment plus attendre du travail ni de la manœuvre, se confondait dans un seul et même regard que tous les matelots et les passagers tournaient vers le ciel, comme vers la seule espérance qui restât. Dieu n'eut pas une pitié entière pour ces infortunés dont la prière tardive succédait, en général, à de récents blasphèmes. Le navire alla achever de se briser, de s'anéantir, contre les récifs du groupe



Naufrage d'Auguste.

de Bonin-Sima, le plus au nord des groupes qui composent l'archipel de Magellan. Tout l'équipage était à genoux les mains jointes, la figure suppliante et contractée par l'horreur de la catastrophe, quand le navire s'abîma dans les flots. Le cri de mort se con-

fondit avec le bruit de la vague tournoyante. Les deux tiers des matelots et des passagers ne purent parvenir à gagner la terre, ou plutôt les rochers de Bonin-Sima, et la mer fut leur tombeau. Le capitaine fut au nombre des victimes. Les plus heureux, parmi lesquels se trouvait Auguste, réussirent, en s'attachant à des planches, débris flottants du bâtiment, à gagner les côtes, hérissées d'écueils de corail, d'une petite île qu'ils crurent un moment inhabitée. Déjà plusieurs se demandaient si la mort de leurs compagnons n'était pas préférable à une existence aussi précaire et désespérée, quand Auguste, qui était allé un peu à la découverte dans l'intérieur de l'île, revint en annonçant qu'il avait aperçu deux personnages dont la physionomie et le costume étranges lui rappelaient les images qu'il avait vues naguère en Angleterre, représentant des Japonais.

Ce fut pour tous ces malheureux un grand sujet d'étonnement, car ils savaient être encore à une grande distance des îles du Japon. Cependant ils éprouvèrent un grand sentiment de joie de cette découverte, et ils résolurent de marcher du côté où Auguste avait aperçu les personnages. Ils ne tardèrent pas à les rencontrer. Ceux-ci reculèrent d'abord avec surprise ; mais se rapprochant bientôt, ils n'eurent pas de peine à reconnaître, aux gestes et aux regards suppliants des naufragés, qu'ils avaient affaire à des infortunés qui sollicitaient leur secours. Par un heureux hasard, il se trouva que l'un des deux personnages savait quelques mots de hollandais, qu'Auguste de son côté entendait un peu. Ils apprirent avec étonnement qu'ils avaient affaire à des commerçants du Japon, et que le groupe des îles de Bonin-Sima, découvert par un négociant

de cette nation mystérieuse, en 1775, n'était habité que depuis lors et renfermait un établissement japonais. On y mena les naufragés, qui trouvèrent beaucoup d'humanité et de bon vouloir dans ces insulaires, pour la plupart commerçants et par conséquent moins exclusifs et plus prévenants envers les étrangers que leurs compatriotes du Japon.

Comme aucun des naufragés ne paraissait tenté de demeurer aux Iles Bonin-Sima, les Japonais résolurent de les mettre, chacun à leur tour et deux par deux, sur ceux de leurs navires qui se rendraient aux Iles du Japon, afin qu'ils pussent ensuite prendre passage sur quelques-uns des bâtiments hollandais, les seuls qui aient, avec les bâtiments chinois, le privilège exclusif d'entretenir des relations commerciales avec cet empire. Les infortunés tirèrent au sort à qui serait embarqué des premiers. Auguste fut un des deux plus favorisés, et à peine avait-il passé huit jours sur les rochers volcaniques de Bonin-Sima, qu'il faisait voile pour le Japon, tournant le dos à l'Australie et à la Nouvelle-Galles du Sud, où Jenny ne devait pas recevoir le bel oiseau de paradis de la Nouvelle-Guinée, englouti dans les mers avec la pacotille du pauvre enfant et toutes ses espérances de fortune : car il n'avait rien sauvé, rien, pas même sa mince et légère bourse. Et au milieu de toutes ces traverses, faire voile pour les Iles du Japon ! comment se flatter de revenir quelque jour en Australie ! C'était comme une amère dérision, et cependant c'était l'unique moyen qui restât alors, car il aurait fallu attendre un quart de siècle peut-être avant qu'un vaisseau anglais tentât une excursion plus curieuse qu'utile à l'extrémité de l'archipel de Magellan.

Auguste entendit mugir de loin l'épouvantable gouffre de l'énorme rocher connu sous le nom de *la Femme de Loth*. Le rocher se dressait en pyramide



La Femme de Loth.

monstrueuse et dans un lointain isolement au milieu du Grand-Océan. Les vagues couraient se précipiter de toutes parts contre son flanc sauvage, avec une fureur proportionnée à l'espace immense qu'elles avaient parcouru avant de l'atteindre ; puis elles s'engouffraient avec un bruit terrible dans la caverne creusée à travers le flanc qui regarde le sud-est. On aurait dit que ce rocher formidable planait au-dessus

de ces mers comme leur mauvais génie. Auguste bénit le ciel de ce qu'il n'avait pas, dans son courroux, envoyé le navire submergé se briser sur cet écueil où nul salut n'est à espérer pour quiconque y est jeté : car tous les navigateurs ne le contemplent qu'à distance, et personne ne s'en approche volontairement.

Enfin l'on reconnut l'île de Sikokf, et, bientôt après, les côtes de la grande île de Nippon, la principale de l'empire du Japon. Le nom de cet empire se prononce aussi en langue japonaise Nippon, comme celui de la principale des îles dont il est formé. Elles sont situées à une trentaine de lieues de la Chine, et séparées de la Tartarie par le détroit de l'île d'Yeso, la quatrième des îles japonaises vers le nord.

La montagne volcanique de Nippon se découpait au loin sur un horizon dans lequel se confondaient à la fois les nuages brumeux, la fumée et la flamme. On entra dans le golfe d'Yédo par un temps propice, et l'on jeta l'ancre à deux lieues environ de la ville de ce nom, capitale de tout l'empire japonais ; la rivière qui traverse la ville dépose à son embouchure une vase qui comble le port et qui ne permettait de mouiller qu'à une certaine distance du rivage. Auguste Livesay dut se rendre par terre avec les Japonais qui l'avaient pris sous leur protection jusqu'à Yédo. Ce court trajet se fit de la manière la plus agréable ; Auguste fut prié d'entrer dans une sorte de palanquin, ou plutôt de cabinet portatif, appelé norimon. Il lui fut loisible de s'y asseoir à l'aise ou même de s'y coucher. L'intérieur de son norimon était revêtu de belles étoffes de soie et de velours ; un matelas et une couverture également de velours étaient étendus sous le jeune étranger, qui avait en

ontre à ses côtés de moelleux coussins pour appuyer ses coudes. Des tablettes à écrire, des stores pour affaiblir ou augmenter à son gré l'air extérieur, et des rideaux de soie, complétaient l'ameublement du norimon, et prouvèrent à Auguste que ce n'est pas seulement en Europe que l'on s'entend en luxe et en *comfortable*. Six porteurs l'emmenèrent ainsi à Yédo. Le nombre des porteurs des norimous est proportionné au rang du voyageur ; on en a six au moins et douze au plus. Pendant le trajet par terre, Auguste eut soin de tenir les stores de son norimon baissés pour mieux examiner les campagnes du pays dans lequel il entrait. Toutes les terres lui parurent labourées et ensemencées ; les cultures qui se présentaient partout devant ses yeux étaient le riz, le blé sarrasin, le seigle, l'orge et le froment. Les champs où venaient ces cultures étaient sarclés avec autant de soin que le sont, en Europe, les jardins potagers, et l'on y eût en vain cherché les traces d'une plante parasite. A côté des champs de céréales se montraient parfois des plantations de cannes à sucre, de cotonniers et d'indigotiers. Sur les flancs les plus décharnés des montagnes se montraient tantôt de petits bouquets de camphriers ou de lauriers indiens, tantôt quelques *rhus vernix* isolés, desquels découlent une gomme que l'on suppose être le principe d'un admirable vernis noir fort usité en Chine et au Japon ; mais partout où la nature du sol permettait à la végétation de se développer sur les hauteurs, les cèdres, les chênes, les aïrelles, les azédarachs, les viornes, les érables, les linderas, les galés, les sumacs aux grappes rouges et vénéneuses, et surtout les incomparables thuyas du Japon, à la tige droite et haute, aux feuilles vertes

d'un côté, argentées de l'autre, croissaient ensemble, s'enlaçaient et formaient une haute et compacte muraille de verdure aux nuances les plus diverses. Ces belles forêts, qui semblaient s'élever jusqu'aux nues, protégeaient souvent de leur ombre la gardène aux larges fleurs, les liciets du Japon, l'azalée des Indes aux onduleux panaches, le dolie à épis, à la tige grimpante, aux fleurs suspendues, la corète à fleurs doubles, l'armoise commune, dont le duvet fait le moxa, le ményanthe flottant, le nélumbo, le chamérops, et une foule d'autres plantes qui composent la magnifique flore du Japon. Si, par hasard, un verger se montrait sur le chemin d'Auguste, entouré de sa haie de thuyas, de gardènes, de viornes, de dolies, de spricées et d'orangers à trois feuilles, il était dominé par de superbes poiriers du Japon aux fleurs plus rouges que celles du grenadier, par des figuiers de Kaki, des bananiers, des cocotiers, des jacquiers, des citronniers, des fragariers et une foule d'autres arbres aux beaux fruits savoureux. Ce fut au milieu de ce cortège que lui faisait une nature riche et admirablement cultivée, que le jeune naufragé de Boniu-Sima fut conduit jusqu'à la capitale du Japon. Rien ne lui révélait encore une ville dont on porte cependant la population à quatorze cent mille âmes. Point de dômes, point de tours, point de clochers, point de flèches, point de minarets, point de pagodes, en un mot aucun de ces édifices qui signalent de si loin les grandes cités du monde. Seulement une fourmilière d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, d'artisans, de soldats, d'espèces de moines appelés bonzes, de bourgeois et de seigneurs, trahissait l'abord d'une capitale. Auguste avait déjà vu des Japo-

nais hors de leur pays natal, mais cela n'avait pu lui donner même une idée de cette foule d'individus à la taille robuste, mais peu élégante, au teint brun, aux yeux bridés, enfoncés, clignotants, à la prunelle noire, au sourcil extraordinairement haut, à la tête grosse et emmanchée sur un cou infiniment court, aux cheveux noirs et retroussés sur la nuque comme une queue en trompette. La route était on ne peut plus belle, et, comme toutes celles du Japon, large et bordée de grands châtaigniers. Dans quelques parties de l'empire qu'il eût voyagé, Auguste eût retrouvé ces magnifiques chemins jusque sur les flancs des montagnes les plus escarpées. Le soleil était resplendissant, et il semblait que toute la population d'Yédo se fût donné rendez-vous hors de la ville pour jouir de la beauté des environs et venir d'elle-même se présenter en masse à la curiosité du jeune étranger. Les maîtres, vêtus de riches et longues robes de soie, étaient suivis de leurs domestiques vêtus de robes également longues, mais en coton. Ces robes, qui touchaient la peau comme des chemises, étaient échancrées vers le cou qu'elles laissaient entièrement à nu et étaient retenues par une ceinture large comme la main. Quelques gens riches portaient deux robes de différente longueur l'une par dessus l'autre. La plus apparente était ouverte, flottante et arrangée de manière que l'on pût s'en débarrasser sans peine en entrant dans un appartement. Ils portaient, en outre, des pantalons de toile mince qui s'attachaient sur les hanches.

Des dames japonaises, à la démarche élégante et gracieuse, se promenaient vêtues de robes de soie à dessins, qui tombaient jusqu'à terre et traînaient en queue derrière elles; elles tenaient presque toutes



dans leur main, petite et jolie, une fleur à la tige légère, au doux parfum, qu'elles savouraient de temps à autre. Mais, pour leurs figures, il était, en général, difficile de les apercevoir, car, en raison de l'ardeur du soleil qui aurait pu gâter la fraîcheur d'un teint blanc et délicat, toutes ces dames avaient leur tête et même leur cou cachés sous les plus singulières des ombrelles, faites en forme de véritables éteignoirs, et



Costumes japonais.

que des domestiques, marchant pas à pas à côté d'elles, portaient à l'extrémité d'un bambou long et flexible. Ces ombrelles, d'une étoffe très fine, avaient deux larges trous carrés, garnis d'une gaze très claire à l'endroit qui correspondait aux yeux. Cependant une des élégantes japonaises vint à ordonner que l'on levât son ombrelle et à ne plus opposer aux

rayons du soleil qu'un écran de laque dorée : alors notre jeune Anglais aperçut une jolie tête, aux yeux petits, il est vrai, et légèrement bridés, mais en somme assez régulière et pleine de grâce et de modestie. Ses cheveux étaient relevés des deux côtés et frottés d'une substance onctueuse ; ils se partageaient en chignons à peu près égaux, tandis qu'une mèche fort longue venait se boucler dans le milieu et semblait sortir d'un peigne d'écaille. Auguste remarqua plusieurs dames japonaises qui se faisaient traîner par leurs servantes dans des chars à deux roues dont les brancards en bois travaillé se réunissaient à l'extrémité. Chaque servante qui roulait un de ces petits chars par derrière passait sa tête dans les brancards ainsi réunis à leur sommet, et qu'elle tenait, par d'élégantes poignées, de ses deux mains. La dame japonaise qui se faisait traîner était accroupie et accoudée sur un moelleux coussin et de riches tapis placés sur le train du char ; une espèce de petit dôme, d'où pendaient des draperies soyeuses et qui s'élevait sur deux montants richement sculptés, couronnait de la manière la plus gracieuse et la plus coquette ce véhicule d'un genre tout particulier. Des cavaliers portant un chapeau en forme de cône avec un panache, une longue pique dans leur main droite, deux sabres à leur côté gauche, un arc et un carquois sur les épaules, une robe flottante par le haut et retombant sur un large pantalon, faisaient caracoler leurs chevaux qui paraissaient de race forte et élégante à la fois, tandis que, non loin d'eux, des fantassins à la double robe en toile de coton, avec chapeau de cuir verni s'arrondissant en dôme, aux deux sabres et au fusil à mèche, complétaient, aux yeux d'Auguste, l'aspect de la

tenue militaire des Japonais. C'était là le beau côté de la société innombrable que vit notre jeune naufragé aux approches d'Yédo. Le côté triste s'y mêlait. D'ordinaire, au point d'embranchement de la route, se tenaient des familles de mendiants, qui sollicitaient la charité des âmes compatissantes. A ces mendiants s'en joignaient d'une autre espèce et dont les suppliques réitérées allaient jusqu'à l'importunité la plus désespérante, car, lorsqu'on leur avait donné une fois, deux fois, trois fois, ils revenaient à la charge une quatrième. C'étaient, en général, des bonzes quêteurs. Quelques-uns se cramponnèrent impitoyablement au norimon dans lequel Auguste Livesay était porté, et ce fut en vain que le jeune naufragé essaya de leur faire comprendre par des signes qu'il était plus pauvre et plus infortuné qu'eux. Des bonzesses mendiante se montraient encore plus obstinées, s'il était possible, que les hommes. Auguste apprit que ces bonzesses étaient les filles de quelque prêtre idolâtre du Japon, et qu'elles avaient sans doute, par délégation de leur père, le privilège d'exercer le métier de mendiante, moyennant un tribut annuel payé au temple d'un faux dieu du pays. Auguste aurait eu plus volontiers compassion d'une pauvre femme du peuple qui portait, pendus à ses côtés, un panier et une espèce de courge vide, tandis qu'elle tenait un nourrisson dans ses bras et qu'un autre enfant estropié marchait devant elle appuyé sur des béquilles. La pauvre mère demandait l'aumône en tendant une sébile de bois. Oublieux, en ce moment, de sa propre infortune, le jeune naufragé de Bonin-Sima ne put offrir qu'une larme à la malheureuse ; mais il paraît qu'elle fut comprise, car la pauvre n'insista pas

et fit même un signe de remerciement. Plus loin, Auguste aperçut une famille tout entière qui venait d'être proscrite par l'empereur du Japon. Elle cheminait d'un pas lent et triste, et de temps à autre jetait encore en arrière de longs et douloureux regards. Les vieillards, les femmes et les petits enfants de cette famille désolée étaient portés sur le dos d'un bœuf, pressés et accroupis les uns contre les autres dans deux grands paniers d'osier retombant sur les flancs de l'animal, en forme de bât. Ceux qui étaient capables de faire la route à pied s'appuyaient sur le bâton du pèlerin; l'un d'eux, qui marchait en tête, chantait un poème japonais, ou bien quelque hymne populaire du pays; après quoi il tirait sa sébile de sa poche et faisait sa quête aux passants. Ce fut encore un poignant regret pour Auguste de ne pouvoir venir en aide à cette malheureuse famille dont l'exil ne lui rappelait que trop celui de son propre père et le sien.

A mesure cependant que l'on approchait de la ville, la foule devenait plus profonde et moins facile à observer. Ce fut en ne la fendant qu'à grand-peine que les porteurs du norimon d'Auguste arrivèrent aux faubourgs Sinagava et Takanava, qui ne sont, à proprement parler, qu'une seule et longue avenue. Au-delà de ces deux faubourgs commençait la cité d'Yédo. Auguste passa le pont de Niphoubas, qui sert de point de départ, de méridien et de mesure commune pour calculer toutes les distances de l'empire du Japon. Puis, après une heure de marche dans une interminable rue, il arriva à la demeure de la famille d'un des Japonais qui l'avaient recueilli à Bonin-Sima. C'était une maison ou plutôt un palais admirable; les tuiles qui couvraient le toit avaient

deux doigts environ d'épaisseur; le fond de ces tuiles était noir, mais émaillé de figures de différentes couleurs dont l'éclat pouvait se conserver pendant plus de cinquante ans. Les balcons des fenêtres étaient faits d'un seul morceau et de la plus remarquable sculpture. Auguste entra avec son hôte. Des colonnes, des architraves, des torses, revêtus d'un cuivre doré aux ciselures délicates, étalèrent à ses regards émerveillés tous les trésors de l'architecture la plus avancée. Les parois étaient couvertes de riches tentures, où l'histoire japonaise était retracée dans ses plus belles pages. La chambre qui fut désignée à Auguste était revêtue d'un bois de cèdre qui exhalait les plus suaves odeurs.

Au milieu de ce monde nouveau et de cette civilisation plus antique encore que celle de la vieille Europe, le repos n'était pas possible à Auguste. Il descendit presque aussitôt dans le jardin de la demeure de son hôte. C'était un vaste clos planté de cèdres, de cyprès, de buis et de pommiers. Un ruisseau le traversait dans toute sa largeur et servait à alimenter une foule de bassins, de fontaines et de cascades. Des ponts suspendus, des belvédères assis sur des rochers aux riantes perspectives, des kiosques aux couleurs variées, des grottes souterraines, des accidents de terrain de l'effet le mieux calculé, attestaient que sous le rapport du goût, du luxe et de l'art des plantations, les Japonais ne le cèdent à aucun autre peuple. En rentrant de sa promenade au jardin, Auguste fut prié d'entrer dans une salle où le thé était servi, selon l'usage du pays. Le jeune étranger, prenant modèle sur les autres conviés, s'accroupit sur une natte disposée à cet effet, autour d'un

vaste et riche plateau que des trépieds tenaient élevé au dessus du sol, et qui était tout chargé de confitures rares et de pâtisseries exquises. Le maître de la maison se plut à faire remarquer à Auguste quelques-uns des vases de porcelaine et de fer qui, de temps immémorial, servaient dans sa famille à la préparation et à la conservation du thé. Le premier de ces ustensiles était un vase en porcelaine qui n'était pas estimé à une valeur moindre de cent mille francs. On le disait fabriqué jadis dans l'île de Maory, île de l'ancien Japon, engloutie, il y a bien longtemps, dans un tremblement de terre et perdue à jamais. Il paraît qu'il arrive encore quelquefois que des plongeurs parviennent à retirer du fond de l'eau des objets précieux qui ont appartenu aux anciens habitants de cette île aujourd'hui perdue sous les flots, et les vendent un prix fou. Le principal vase qui fut montré à Auguste n'était pas d'une forme élégante, tant s'en fallait ; mais il paraît que leur bizarrerie même et leur monstruosité en fait le prix. Chacun des ustensiles ainsi sauvés de l'île Maory, fût-ce une vieille ferraille, fût-ce un chaudron, était soigneusement enveloppé d'une étoffe de soie et renfermé dans des coffrets de bois précieux. Auguste, moins amateur d'antiques que son hôte, admira bien davantage tous les jolis meubles de laque au vernis si pur et si brillant, toutes les riches tapisseries peintes ou dorées qui rehaussaient la splendeur de la salle où ils avaient pris le thé. Mais quel ne fut pas son étonnement quand la séparation mobile de cette salle elle-même, tombant comme par l'effet d'une baguette magique, l'introduisit dans un vaste salon d'un luxe indescriptible et dans lequel s'étaient les plus curieux chefs-

d'œuvre des porcelaines et des laques du Japon ! Il n'est pas rare que dans les maisons des Japonais la distribution mobile des appartements permette ainsi de ces changements subits semblables à ceux d'un théâtre, où l'aspect des décors change à vue. ✕

Le lendemain de son arrivée à Yédo, Auguste visita cette immense cité, accompagné de son hôte. Elle se montra à ses regards assise sur les bords de la rivière qui la traverse et qui est divisée en plusieurs bras. Les places et les rues lui parurent fort belles, et surtout si propres qu'il aurait pu difficilement croire, s'il ne l'avait vu de ses yeux, qu'elles étaient couvertes de monde du matin au soir. Yédo se divise en quartiers, puis en rues, dont chacune, bordée de galeries couvertes, est ordinairement occupée par des ouvriers d'un même état. Ainsi Auguste put observer que les charpentiers habitaient une de ces rues, les tailleurs une autre, les joailliers une troisième. Il fit la même observation à propos des négociants. Chaque branche d'affaires avait sa rangée de maisons, comme chaque sorte de denrées son marché. Toutes les maisons s'élevaient à un ou à deux étages au plus. Chaque famille avait la sienne. Le devant était occupé par les boutiques ou les ateliers, où l'on avait étendu des espèces de bannes pour empêcher les passants de regarder et de distraire les ouvriers. Chaque boutique avait sa montre et son étalage aussi artistement arrangés que peuvent l'être ceux des boutiques de Paris ou de Londres.

Après une longue marche de plus de deux heures, Auguste parvint à un édifice immense qui ressemblait à une espèce de ville à part, environnée de remparts et de fossés pleins d'eau sur lesquels s'abaissaient

des ponts-levis. C'était le palais du *koubo* ou séou-goun, empereur civil et militaire du Japon : car le Japon a deux souverains, l'un séculier, et l'autre ecclésiastique. Le palais de l'empereur séculier se déployait sur une hauteur dans un rayon considérable, avec ses toitures resplendissantes dont les anciens et rares voyageurs dans ces contrées ont longtemps parlé comme de lames d'or. Il était surmonté d'une tour carrée dont le toit fut véritablement pris par Auguste pour de l'or, et son hôte lui affirma qu'il en était effectivement. La tour sur la demeure est une marque de prééminence qui, au Japon, est la marque la plus distinctive de celui dont l'autorité est prédominante dans la ville. La décoration intérieure du palais de l'empereur ne parut point, aux yeux d'Auguste, répondre à la magnificence extérieure. Les seuls meubles qu'il y vit étaient d'immenses nattes étendues sur le plancher. La plus grande salle, qui était considérée comme le parloir de l'édifice, se nommait, en raison même de cela, la salle aux cent nattes. On apprit à Auguste que, dans les grandes occasions, les seigneurs de l'empire, les sénateurs, les princes s'y réunissaient pour délibérer, et qu'elle contenait dans les jours d'audience solennelle jusqu'à mille personnes. Outre le palais de l'empereur séculier, Auguste visita, dans la même enceinte, celui du prince héréditaire, qui avait sa ligne intérieure de remparts et de fortifications. La citadelle, vaste et forte, renfermait plusieurs rues bordées de maisons où logeaient les princes du pays, les sénateurs, et les parents des agents de l'empereur dans les provinces, gardés à titre de garants et d'otages de la fidélité du titulaire. Des corps de garde, de mille



hommes chaque, étaient placés à chaque porte extérieure du palais et de la citadelle.

En revenant du palais impérial, Auguste admira encore les rues d'Yédo, toutes tirées au cordeau, bordées de larges trottoirs en pierres de taille et qui étaient pavées de belles dalles ou couvertes de fragments de petits cailloux fortement battus pour former une masse compacte et solide. En général, devant les maisons qui n'appartenaient pas au commerce, il y avait une espèce de cour, entourée d'un mur qui la séparait de la rue. Ce parvis, pavé de cailloux parfaitement battus, servait à recevoir la suite des hauts fonctionnaires quand ceux-ci venaient faire visite. Auguste passa par le quartier spécialement consacré à la noblesse. Chaque maison y portait, sculptées, dorées ou peintes sur la façade, les armoiries de son propriétaire. Le quartier de la noblesse, comme tous les autres de la ville, avait des portes à l'extrémité de chacune de ses rues. Ces portes, fermées chaque soir, étaient en outre munies de corps de garde, de sorte qu'à chaque rumeur d'un délit commis, les issues pouvaient être closes, et le coupable se trouvait ainsi traqué et pris presque immédiatement. Auguste fut conduit dans un de ces grands et beaux édifices publics que la capitale du Japon compte par centaines et qui sont connus sous le nom de *tsiayas* ou maisons de thé. Chaque ville, chaque bourg de l'empire japonais a son tsiaya où l'on se procure à grands frais tous les divertissements de la richesse et du luxe. Les tsiayas sont si nombreux à Yédo, qu'Auguste traversa des rues entières qui n'étaient formées que de ces sortes d'édifices, d'un aspect non moins attrayant que les plus beaux cafés de Paris.

Quoique le charme d'admirer un pays si curieux et si neuf pour lui fût grand dans l'esprit d'Auguste, le désir de revoir sa famille était plus dominant encore. Il alla visiter le chargé de la Hollande à Yédo.

Les Hollandais sont les seuls étrangers, avec les Chinois, qui soient admis à entretenir des relations commerciales avec le Japon, et encore ne sont-ils admis que dans un espace très circonscrit, près de Nangasaki, ville principale de l'île Kiusu. Il n'y a que leur chargé d'affaires et ses secrétaires qui puissent résider à Yédo, où ils sont considérés comme des sortes d'otages.

Le diplomate hollandais, touché des malheurs d'Auguste et de son compagnon d'infortune, leur donna une lettre de recommandation pour un négociant de ses compatriotes et de ses amis qui avait un comptoir près de Nangasaki. D'un autre côté, l'hôte obligeant du jeune Anglais lui procura les moyens de se rendre à l'île Kiusu dans une jonque ou navire japonais. Il n'est pas besoin de dire que le compagnon de naufrage d'Auguste avait été l'objet d'une égale attention et qu'il fut embarqué sur la jonque avec lui.

Durant le passage, Auguste, qui comprenait, comme on l'a vu, le hollandais, s'entretint avec des Japonais qui savaient aussi cette langue, et recueillit une foule de précieux renseignements sur les pays qu'il visitait.

On lui dit que le daïri ou empereur ecclésiastique du Japon, demeurait à Myaco, l'une des cinq villes impériales du Japon et qui était autrefois la capitale de tout l'empire, lorsque les daïris réunissaient les deux puissances temporelle et spirituelle. Mais ils

ont été dépouillés depuis des fonctions du gouvernement. Aussitôt que le daïri est couronné, il ne doit plus s'exposer à la lumière de la lune, parce qu'il est supposé fils du soleil; il ne lui est point permis de se faire raser la barbe, ni couper les ongles. Il lui est interdit de toucher la terre du pied; quand il veut aller quelque part, des domestiques choisis le portent sur leurs épaules, ou dans des litières, ou bien il marche sur des sandales qui ont douze doigts de hauteur. Son habillement consiste en une tunique de soie noire sous une robe rouge; par dessus le tout, flotte et ondoie une simarre de crêpe d'une extrême finesse. Son chapeau est en forme de cône comme la tiare papale. Le front du daïri est peint de blanc et de rouge.

Sa table est magnifiquement servie. Chaque jour on lui prépare un souper somptueux dans douze appartements différents du palais, et quand il a désigné celui qu'il préfère, tout cet appareil est réuni sur une même table.

Le repas est accompagné d'une musique bruyante. La vaisselle qui le compose est brisée à mesure qu'on l'enlève de table. La domesticité du palais elle-même est convaincue que si un autre que le daïri ou un membre de la famille impériale touchait à la desserte de ces repas, la bouche et la gorge du profane enfleraient à l'instant, et qu'il périrait étouffé.

Si le daïri a une fille en âge d'être mariée, l'empereur séculier est tenu de l'épouser; c'est elle qui porte le nom d'impératrice, quand même elle n'aurait pas d'enfant, ce qui est contraire à l'usage de tous les royaumes orientaux.

De sept ans en sept ans, l'empereur envoie vers le daïri un des premiers princes de sa cour lui porter une corbeille remplie de terre, et lui dire que toutes les propriétés de l'empereur lui appartiennent. En effet, la souveraineté appartient au daïri par droit de succession : mais il n'en a conservé qu'un titre pompeux et des revenus immenses. Le daïri est tenu dans une dépendance servile de l'empereur séculier, par la vénération même attachée à sa personne. Autrefois il était obligé de s'asseoir sur son trône pendant quelques heures de la matinée avec la couronne impériale sur la tête, et de se tenir dans une immobilité parfaite qui passait pour un augure de la tranquillité de l'empire. Si par hasard il lui arrivait de se remuer, ou seulement de tourner les yeux vers quelque province, on s'imaginait que la guerre, le feu, la famine et d'autres fléaux ne tarderaient pas à désoler l'empire. Aujourd'hui on le dispense de ce fatigant et absurde cérémonial : on se contente de laisser la couronne impériale sur le trône, sous prétexte que, dans cette situation, l'immobilité beaucoup plus certaine de celle-ci produit les mêmes effets.

Auguste recueillit encore bien d'autres renseignements durant sa traversée à Kiusu. Il vit avec horreur que les Japonais étaient tellement fiers et vindicatifs, qu'au moindre affront qu'ils recevaient, s'ils n'en pouvaient tirer vengeance sur-le-champ, ils se tuaient eux-mêmes en s'ouvrant le ventre avec leur poignard.

Il eut un de ces affreux spectacles devant les yeux.

Il n'y a point de nation dans le monde qui craigne

moins la mort et qui ait autant de penchant pour la cruauté.

Si quelque prince ou grand seigneur donne un festin à ses amis, à la fin du repas il fait appeler ses principaux officiers et leur demande si quelqu'un d'eux l'aime assez pour se tuer en sa présence et devant les convives. Cette question suffit pour que les officiers se disputent entre eux à qui aura cet honneur, et sollicitent le prince de les désigner.

Ils en usent de même quand leurs maîtres meurent ou bâtissent quelque palais; car ils ont cette superstition de croire que ces victimes sont nécessaires à la durée de l'édifice et pour rendre heureuses les personnes qui doivent y demeurer.

Ils sont également persuadés que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs divinités qui sans autre épreuve les admettent à la félicité céleste. Rien n'est plus commun que de voir des barques remplies de ces fanatiques qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui, perçant le fond d'un bateau, se laissent insensiblement submerger en chantant les louanges du dieu *Canen*, dont ils placent le paradis au fond de la mer. Une multitude de spectateurs admire leur courage, et applaudit à grands cris à leur résolution.

Il en est qui se font écraser sous les roues des chariots qui portent leurs idoles; d'autres s'enferment et se font murer dans une caverne, où ils se laissent mourir de faim, persuadés qu'*Amida*, une autre de leurs divinités, viendra les en retirer pour les conduire au ciel.

Tous les vols sont punis de mort au Japon. Les supplices ordinaires sont la croix, le feu et la décapitation.

tation. Quelquefois les criminels obtiennent la grâce de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Celui qui a reçu cet adoucissement à sa sentence assemble sa famille et ses amis, il se pare de ses plus riches habits, et fait un discours éloquent sur sa situation; après quoi, s'efforçant de prendre une physionomie souriante, il se donne la mort. Le crime le plus odieux est effacé par cette action; on met le condamné au rang des braves : sa famille n'en conserve aucune souillure, et n'est pas dépouillée de ses biens.

Les Japonais sont en proie à l'idolâtrie la plus exagérée et la plus ridicule. Ils prêtent aux objets de leur culte les formes les plus bizarres. On peut en



Déesse Amida.

juger par la déesse Amida, dont Auguste avait vu le

temple magnifique dans Yédo. Elle est montée sur un cheval à cinq têtes, elle a le corps d'une femme, avec une robe, et la tête d'un chien. On la place ordinairement sous un dais somptueux et tout couvert de pierreries.

Malgré tant de superstition, la tolérance religieuse régnait autrefois au Japon. Les Portugais, qui furent les premiers des Européens qui abordèrent ces îles, ou plutôt qui y furent jetés par une violente tempête en 1542, y répandirent, sans qu'on les en empêchât, les germes du christianisme, sous la direction apostolique de saint François-Xavier. La religion chrétienne faisait chaque jour, depuis cette époque, de rapides progrès, et toute la nation l'aurait peut-être à la fin embrassée, si le peu de discernement de quelques-uns des successeurs de saint François-Xavier, et les indignes manœuvres de quelques Hollandais ennemis des Portugais, n'étaient venus changer ces heureuses dispositions.

Une guerre civile éclata entre les Japonais chrétiens et les Japonais idolâtres, qui avaient de leur côté l'empereur et son gouvernement. Elle ne dura pas moins de quarante ans, au bout desquels les chrétiens, qui, malgré leur infériorité numérique, avaient plus d'une fois soutenu victorieusement la lutte, furent tous massacrés, ou périrent dans d'abominables tortures; les enfants eux-mêmes furent mis en croix à côté de leurs parents, brûlés à demi et déchirés par lambeaux. Les bourreaux les faisaient manger de force, pour qu'ils continuassent de vivre et de souffrir plus longtemps.

Les Hollandais de cette époque, dignes à jamais d'exécration par la conduite perfide et infâme qu'ils

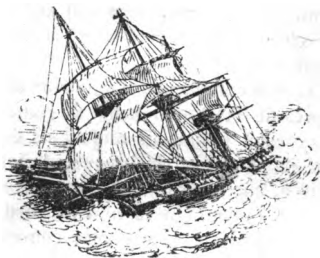
tinrent dans la circonstance, échappèrent à la catastrophe en reniant leur titre de chrétiens, ce qu'ils font encore aujourd'hui dans ce pays, et parvinrent à leur but, l'expulsion des Portugais et l'exploitation, à l'exclusion des autres peuples de la chrétienté, du commerce japonais. Par une juste punition de la Providence, il paraît que cela leur a peu profité, car leur puissance depuis ce temps n'a fait que décroître, et maintenant elle est à peu près nulle sur les mers.

Après l'anéantissement total du christianisme, on grava l'article suivant en tête des tables de la loi du Japon, qui sont en pierre, et exposées dans tous les lieux publics et les principales rues : « Quiconque dénoncera ou livrera un homme qui aura enseigné la religion chrétienne recevra une récompense de cinq cents pièces d'argent. »

Auguste et son compagnon d'infortune abordèrent à Kiusu, près de la grande ville de Nangasaki, et grâce au négociant hollandais auquel ils étaient recommandés, ils purent se rembarquer, le jour même de leur arrivée, sur un bâtiment hollandais qui allait faire voile pour Luçon, l'île la plus au nord de l'archipel des Philippines ; le capitaine consentit à les prendre à son bord et à les déposer dans cette île, à condition toutefois qu'ils feraient, durant la traversée, le service de simples matelots : car un Hollandais ne donne rien pour rien. Ils ne se firent prier ni l'un ni l'autre. Certes Luçon était encore loin de la côte orientale de l'Australie : mais tout ce qui rapprochait Auguste de sa famille lui souriait comme la plus chère de ses espérances, et d'ailleurs il y avait mille chances de plus à Luçon qu'aux îles du Japon de trouver une occasion prompte et favorable. Ce fut



**donc avec un sentiment inexprimable de bonheur qu'il consentit à faire l'office de matelot à bord du bâtiment hollandais.**





## CHAPITRE IX.

**Manille. — L'Alméida. — Les Cases tagales. -- Les Ocphons. — Depart d'Auguste pour le Port-Jackson**

Le navire hollandais ne fit en quelque sorte qu'effleurer la mer de Corée. Il reconnut quelques îles chinoises, jusqu'à la grande île de Formose, à laquelle il ne s'arrêta même pas pour renouveler son eau, et laissant de côté encore les îles Bashées et Babuyanes, il doubla le cap Boyador, à la pointe nord-ouest de Luçon, et se dirigea vers Manille, capitale de cette île et de toutes les Philippines espagnoles.

Cette ville, bien fortifiée, est environnée de douze faubourgs et occupe une plaine charmante sur la côte occidentale de l'île Luçon, la plus grande et la plus peuplée des Philippines. Ses rues sont droites, larges, bordées de trottoirs, garnies de réverbères et pavées en granit.

Quand Auguste pénétra dans Manille, avec son compagnon d'infortunes, par une porte basse des fortifications, c'était l'heure de la sieste. Pas un être vi-

vant ne parcourait ces longues files de maisons , à peine percées de quelques fenêtres à grillage. Ils cru-



Vue de Manille.

rent entrer dans un sépulcre. Cependant, vers le soir, au coucher du soleil, et un peu avant l'heure où sonna l'angélus, il y eut résurrection. Les dames sortirent alors dans leurs équipages, et montrèrent leurs riches toilettes sur l'*Almeida*, en dehors du rempart. Les hommes les accompagnaient à cheval. Le capitaine-général espagnol, gouverneur des Philippines, sortit aussi dans un carrosse à six chevaux et escorté d'un piquet de cavalerie indigène en tenue européenne; les voitures, les piétons, tout le monde s'arrêta pour lui rendre honneur. On peut dire qu'il était traité avec un plus grand cérémonial que ses souverains, le roi ou la reine d'Espagne. Quand sonna l'Angélus; tout le monde s'arrêta encore et chacun se découvrit ;

dans les maisons, à ce moment, on s'agenouillait et on récitait à haute voix la Salutation angélique; de-nors, on la murmurait seulement à voix basse, sur les places et sur les promenades publiques. Cet instant de recueillement et de prière était quelque chose de solennel qui imprima dans l'âme du jeune Auguste un profond sentiment de la divinité.

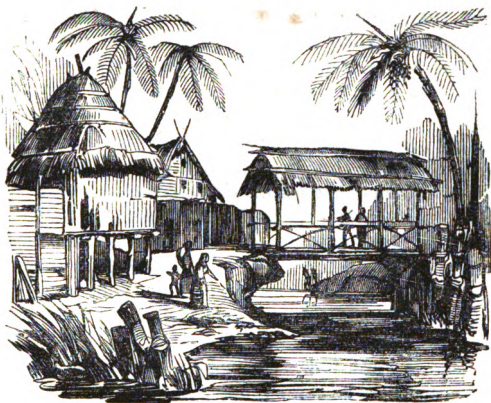
D'Almeida, quelques voitures s'écartèrent pour se rendre dans les montagnes, coupées de belles routes, qui avoisinent la ville. On y respirait un air frais et pur, on parcourait un pays délicieux tapissé de rizières, empanaché de bambous et de palmes de cocotiers. Puis on revenait vers la ville par le grand faubourg de Binondo, qui n'en est séparé que par la rivière qui porte aussi le nom de Manille. Là, on avait le spectacle de la population active et ouvrière. Les Chinois, au costume, à l'aspect bizarre, y occupaient dans plusieurs rues des boutiques garnies de soieries, de merceries, de porcelaines et d'autres marchandises exportées de Canton. Les Tagals, qui ont en partage tous les travaux fatigants, tels que la maçonnerie, la charpenterie, ou qui sont bateliers ou marins, occupaient aussi une partie du faubourg. Leurs maisons n'étaient pas construites en pierre, comme celles des Espagnols et des Chinois; elles étaient en bambous et soutenues par des espèces de pilotis, qui les élevaient de quatre à cinq pieds au-dessus du sol, et les mettaient à l'abri de l'humidité constante des rizières d'alentour ou des inondations de la rivière qui se partage en plusieurs canaux et parcourt ainsi tout le faubourg.

Les Tagals, race mélangée de sang malais et chinois, et qui sont peut-être aussi les naturels primitifs

de l'île Luçon, vivent dans une abondance, une tranquillité, une innocence qui rappellent l'âge d'or. Ils se secourent par une charité mutuelle, et il n'y a pas de maison où l'on n'élève deux ou trois *créansas*. On appelle ainsi de pauvres enfants qui sont vêtus et nourris sans aucune distinction comme les enfants de la maison. Les Tagals qui habitent Manille et qui peuplent les environs de la baie de ce nom sont tous chrétiens et soumis à l'Espagne. Leur costume est, pour les hommes, un simple pantalon large en coton bleu, une chemise d'étoffe fine et légère en filaments de latanier, et un salacott, espèce de coiffure en latanier aussi, ronde, convexe en dessus, terminée faiblement en cône et de dix-huit ou vingt pouces de diamètre. Cette coiffure est ornée, le plus ordinairement, d'une houppe en crin de cheval, ou de quelques morceaux de drap rouge; elle est munie, en dessous, d'une forme qui ne porte que sur le sommet de la tête et de deux rubans qui servent à l'assujettir. Les femmes portent une jupe et une pagne qu'elles serrent fortement sur les hanches; elles ont, en outre, une chemise de même étoffe que celle des hommes, une petite camisole, un fichu broché de dentelles, et pour chaussure des pantoufles de cuir brodé ou de simples patins en soie.

L'île de Luçon est divisée en provinces, et ces provinces le sont à leur tour en *pueblos* ou villages avec un curé, qui, en conduisant les affaires spirituelles de ses paroissiens, dirige aussi leurs affaires temporelles. Il y a, en outre, un *capitan de pueblo*, sorte de notable, de maire de village, qui correspond avec l'*alcalde* ou chef de la province et en reçoit des instructions.

Les *pueblos* tagals présentent partout, dans les campagnes, des groupes charmants de maisons rustiques et des oasis de verdure, tantôt sur les bords des rivières avec des ponts légers en bambou, tantôt au milieu des rizières, ou bien sur le revers de quelque coteau, ou dans les montagnes et au sein des vallées profondes. La construction des cases tagales



Cases tagales

est la même dans toute l'étendue de l'île Luçon, et telle que celle du faubourg de Binondo. Le bambou dont elles sont faites les rend légères et pour ainsi dire élastiques, de manière que les secousses des tremblements de terre, si fréquents à l'île Luçon qui est couverte de volcans, ne les renversent pas. Mais elles restent exposées à toute la furie d'un autre fléau

plus dévastateur peut-être : les ouragans qui ont lieu vers la même époque, c'est-à-dire en octobre ou novembre, après la mousson du sud-est. Ces tempêtes, qu'on nomme *siphons* dans la mer de Chine, n'ont que quelques heures de durée; leur course s'étend d'une manière irrégulière et plus souvent comme une nuée de grêle et d'orage; mais leur passage est marqué par des effets terribles; leurs rafales portent la destruction, leurs tourbillons enlèvent les arbres à fruits, les cases et des villages entiers. A la suite de ces tourmentes tout est désolation dans la contrée qu'elles ont parcourue; ce ne sont plus que des arbres mutilés, de vieux troncs déchirés, des chaumières détruites; et quelques jours plus tard, quand les habitants ont un peu réparé ce désordre en relevant leurs cases, en ramassant les débris de ces pauvres arbres, la campagne prend un aspect d'automne, sans qu'on connaisse cependant de véritable automne sous cette latitude. Un soleil brûlant a bientôt desséché la verdure flétrie par l'ouragan, et il faut un nouvel effort de la végétation pour lui rendre sa fraîcheur et son éclat ordinaires.

Les principales des Philippines, qui reçurent leur nom générique de celui d'un roi d'Espagne, reçurent leurs premiers établissements européens en 1560, après la découverte qui en avait été faite quarante ans auparavant par le célèbre navigateur Magellan. Elles sont, outre Luçon, Mindanao, Saint-Marc, Négros, Leyte, Calamian, Panay et Mindoro. Quoique les Espagnols, qui ne sont maîtres que nominativement de plusieurs de ces îles et qui ne règnent bien réellement qu'à Luçon, évaluent la population des Philippines à plus de sept millions d'habitants, des calculs plus

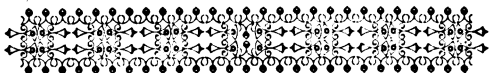
impartiaux ne la portent guère qu'à moins de trois millions, dont 1,500 mille pour la seule île de Luçon. Cette population est composée d'Espagnols, d'Européens de plusieurs nations, d'Indiens, de Malais, de Chinois, et de diverses tribus originaires du pays, telles que les Tagals à Luçon, et les Bissayas dans les îles du centre. Quelques-unes des Philippines, telles que Mindanao, sont totalement indépendantes des Espagnols dans l'intérieur et gouvernées par des *radjahs* et d'autres chefs inférieurs appelés *datous*. Les Alfours, habitants primitifs de l'île Mindanao, laquelle a près de trois cents lieues de tour, opposent dans leurs bois et dans leurs marais une barrière insurmontable aux entreprises des Espagnols. Ils sont tous mahométans, et dans leurs écoles, un personnage appelé *iman* apprend à lire et à écrire aux enfants. Le radjah de Mindanao est le prince le plus puissant de l'île, mais il a autour de lui beaucoup de petits princes indépendants. Lorsque les Mindanais ne sont pas en guerre entre eux, ils exercent la piraterie, et ce sont de redoutables corsaires. Les Espagnols n'ont pu conserver à Mindanao que l'établissement de Sambonangare, dont l'utilité ne leur est pas très grande et où ils font simplement acte de possession.

Auguste et son compagnon de naufrage n'avaient pas perdu de temps aussitôt après leur arrivée à Manille. Ils avaient offert, chacun selon son intelligence et son instruction, leurs services à de riches Espagnols. Auguste était entré en qualité de correspondant chez un négociant qui avait besoin de quelqu'un qui sût l'anglais, et cela lui avait déjà donné moyen d'envoyer de ses nouvelles aux Indes et en Angleterre, pour que, de l'un ou l'autre de ces deux



grands points de départ anglais, on pût les faire parvenir à Botany-Bay. A l'aide d'un travail actif, il répara, autant que possible, en peu de temps, les malheurs de son voyage. Son bon génie ne tarda pas non plus à lui amener un bâtiment anglais qui devait faire voile pour Port-Jackson et la Nouvelle-Galles méridionale, après avoir touché, il est vrai, à Borneo, aux Célèbes, aux îles Moluques, enfin à Java et quelques autres îles de la Malaisie ou archipel Indien, dont les Philippines font elles-mêmes partie. Auguste avait gagné plus qu'il ne fallait pour payer son passage sur le bâtiment anglais; mais, touché des malheurs de son jeune compatriote, le capitaine ne voulut rien accepter, et le reçut à son bord en lui témoignant le plus vif intérêt. Quant au compagnon de naufrage d'Auguste, il avait pris goût, à ce qu'il paraît, à Manille, car il ne chercha pas même à en sortir.





## CHAPITRE X.

**Borneo. — Les Malais. — Les Dayaks. — L'orang-outang. — Le chat volant. — Sumatra. — Les Achinaïs. — Les Minangkabans. — L'île Java**

Le bâtiment cingla donc vers l'île immense de Borneo, la plus grande du globe terrestre, si toutefois on range l'Australie au nombre des continents. Le trajet se fit heureusement et en moins de huit jours.

Le vaste territoire de l'île Borneo, que les habitants appellent aussi Brunai, est peuplé par de nombreuses races de sauvages, qui diffèrent les unes des autres par le langage et qui sont entre elles en état continuel d'hostilité. Là une nation est formée par un petit district ou même par un village. Cependant les principales tribus de ces insulaires sont les Malais, les Suluks, les Bajaos, les Cayans, les Illanuns, les Kadayans, les Dayaks, les Tataos et les Melandosi

La tribu la plus puissante et la mieux civilisée est celle des Malais.

Les Malais, race à la peau marron, tirant sur la couleur de brique, qu'Auguste retrouva dans presque toutes les îles du grand archipel indien, et qu'il avait vus jusque sur la terre des Papous, sortent, de l'intérieur de la grande île de Sumatra, d'où, après s'être répandus vers toute la côte septentrionale, ils émigrèrent à différentes époques aux diverses îles du détroit de Malakka, aux côtes orientales et occidentales de cette presque île asiatique, aux îles des mers de la Chine, et enfin à Borneo, qui semble le terme de leurs progrès à l'ouest. On place l'époque de cette émigration au troisième siècle après Jésus-Christ.

Le chef des Malais à Borneo porte le titre indou de *radjah*. C'est un despote qui a le privilège de choisir son successeur dans sa famille. Sa capitale est située à peu de distance de l'embouchure d'un beau fleuve.

Les maisons sont baignées à la marée montante par les eaux de ce fleuve; elles sont élevées sur des pieux et communiquent les unes aux autres par des ponts de bois.

L'intérieur de Borneo est occupé par des chaînes de hautes montagnes, dont la plus remarquable par sa forme et son élévation est le Kinibalou. Auguste l'avait aperçue au loin du milieu de la mer. L'île de Borneo renferme les mines les plus précieuses; l'or, que les rivières roulent en parcelles, s'y trouve presque partout à une petite profondeur dans la terre. Borneo a le privilège, avec le Brésil et l'Indoustan, de posséder les seules mines de diamants que l'on connaisse.

Ce sont les Dayaks, tribu la plus importante après celle des Malais, qui travaillent principalement aux mines d'or et de diamants. Heureux si les Dayaks ne s'occupaient qu'à cela ! Mais ils ont l'horrible coutume d'orner leurs maisons de crânes humains et de parer leurs enfants de dents humaines ; il n'est rien qu'ils n'entreprennent contre les tribus voisines pour se procurer ces affreux trophées. Les crânes des femmes et des enfants sont réputés les plus honorables ; dans la supposition que leurs maris et leurs pères ont dû faire de grands efforts pour les défendre. Il est rare pourtant qu'on les obtienne par une attaque ouverte. L'usage est d'entourer un village pendant la nuit, et de massacrer les habitants qui en sortent au point du jour. Ils attachent beaucoup d'orgueil à savoir, d'un seul coup, décapiter un adversaire.

Plus un Dayak a coupé de têtes, plus il est respecté de ses semblables ; enfin l'abomination est poussée, chez ces misérables, à un tel point qu'on n'est admis à demander une femme en mariage qu'en apportant un certain nombre de têtes humaines fraîchement coupées.

Les Chinois, qui forment la classe la plus nombreuse de Borneo après les Dayaks, les tiennent en plusieurs endroits sous leur domination.

Les Hollandais occupent aussi quelques parties des côtes, ainsi que les Anglais, qui ont formé depuis trois établissements, entre autres celui de Poulou-Gaya, avec lequel le navire qui avait pris Auguste était venu communiquer.

Parmi les habitants les plus extraordinaires de Bornéo, il ne faut point oublier l'orang-outang, vul-

gairement appelé l'homme des bois. C'est un grand singe, à figure presque humaine, d'humeur triste, solitaire, réfléchi, qui vit dans les profondes forêts des îles Sumatra et Bornéo. Les Malais et les Dayaks

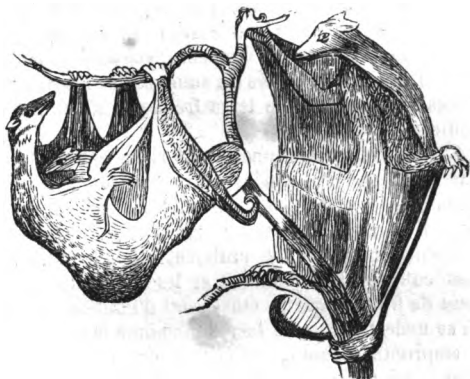


Malais et son singe.

en font souvent une société qui est bien digne de leur état sauvage et dégradé.

On rencontre encore dans l'île de Borneo plusieurs espèces énormes de singes et d'autres animaux non

moins étranges, entre autres le galéopithèque, ou chat volant, dont le poil roux recouvre abondamment



Galéopithèques.

le corps ; la peau de ses flancs, élargie, distendue, adaptée entre ses membres, lui sert de parachute lorsqu'il se jette de branches en branches d'un arbre à l'autre et qu'il traverse ainsi, dans une sorte de course aérienne, la vaste étendue des forêts.

De Borneo, le navire fut contraint, par les circonstances, de faire voile immédiatement pour Batavia dans l'île de Java, se réservant de revenir bientôt vers l'île Célèbes et les Moluques.

On reconnut la pointe orientale des côtes de Su-

matra, qui n'est séparée de Java que par le détroit de la Sonde.

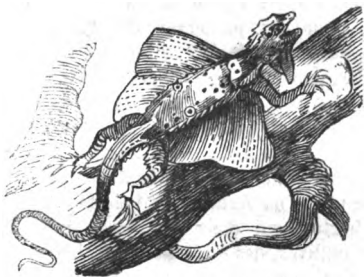
C'est de Sumatra, qui a plus de trois cents lieues de longueur, et est la plus grande de l'archipel Indien après Borneo, que l'on suppose être sortis les peuples malais. Comme Borneo, elle est traversée par l'équateur. Plusieurs volcans y jettent leurs flammes incessantes du sommet des montagnes, et des tremblements de terre fréquents s'y font ressentir.

La végétation de Sumatra est riche comme toute celle des contrées situées entre les tropiques. Les fruits délicieux du mangoustan, les succulents ananas, la prune savoureuse du mango, les oranges rafraîchissantes y croissent abondamment et sans culture. Les palmiers et les bananiers y forment de frais bosquets. On y voit d'immenses forêts où se mêlent l'arbre de fer, dur comme le métal dont il emprunte le nom, l'ébène et ces bois précieux pour la teinture, ou recherchés pour leurs belles couleurs et leur odeur pénétrante. Des lis variés, des pendanes odorants, des roses chinoises, de blanches élengis dont les jeunes filles ornent leurs têtes, et des milliers d'autres fleurs, se succèdent sans interruption de saisons, et répandent jusque par-delà les côtes de l'île leurs parfums inconnus en Europe.

Les plus grands animaux du continent de l'Asie, le rhinocéros unicolore, l'éléphant, le tigre, l'hippopotame amphibie, se trouvent à Sumatra; on y voit aussi le tapir, quadrupède aussi grand que le zèbre ou âne rayé d'Afrique. De redoutables crocodiles fréquentent ses eaux et se promènent lentement, l'œil

terne comme la mort, la gueule béante et toujours prête à engloutir, aux bords fleuris et perfides des rivières.

Entre autres singularités du règne animal, on voit à Sumatra une espèce de lézard ou dragon vo-



Lézard volant.

lant, remarquable par sa gentillesse, la grâce de ses mouvements, la prestesse de son allure. Ses flancs sont garnis d'un repli de peau, qui part de la poitrine et s'étend comme un parachute soutenu par des rayons; il est d'un vert émeraude, frais et scintillant, dont les nuances fugaces se foncent en noir suivant les émotions qu'il éprouve. Il ne peut voler loin, mais il se soutient assez longtemps en l'air pour s'élancer de branches en branches.

Le territoire de Sumatra est divisé en plusieurs royaumes, dont le principal, le royaume d'Achin,



s'éleva dans le dernier siècle à un haut degré d'importance, dont il est aujourd'hui bien déchu.

Achin, capitale, qui a donné son nom au royaume entier, est située à une lieue de la mer et semble s'envelopper d'une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle coule une rivière couverte de bateaux. Huit mille maisons, la plupart bâties en bambous, élevées sur pilotis, pour les préserver des inondations, sont éparses dans cette forêt et y forment tantôt des rues, tantôt des quartiers, séparés entre eux par des prairies ou des bois. Tout cela se trouve caché par de grands arbres qui bordent le rivage, de sorte que lorsqu'on est dans la rade on n'aperçoit encore aucune apparence de ville ; mais les hauteurs qui environnent la vaste plaine où Achin est située forment un grand amphithéâtre, qui étale aux yeux émerveillés des champs cultivés, des plantations régulières, des groupes de deux ou trois maisons propres et élégantes, de petits villages avec de blanches mosquées construites sans magnificence, mais avec un goût véritable.

Les Achinais sont d'une couleur plus foncée que les autres habitants de l'île de Sumatra ; il sont aussi plus grands et plus forts. On les croit un mélange de Battas, de Malais et de Choulis : c'est par ce dernier nom que les Sumatriens désignent les habitants de la côte occidentale de l'Indoustan, qui, dans tous les temps, ont fréquenté leurs ports. Les Achinais peuvent être considérés comme un peuple presque civilisé.

Les Battas sont les plus féroces des habitants de Sumatra. On ne saurait mettre en doute s'ils sont

antropophages; il est au moins certain qu'ils dévorent ceux qu'ils ont tués comme ennemis. Ils mangent aussi les corps des criminels condamnés à mort. Les Battas sont, en général, d'une taille moins élevée que les Malais; leur teint est moins rembruni. Tout leur vêtement consiste en une toile de coton dont ils s'enveloppent le milieu du corps, et d'une autre pièce de même étoffe jetée sur leurs épaules.

Les Minangkaloans, qui occupent aussi une partie du territoire de Sumatra, ont été, dans les temps anciens, le peuple dominateur de l'île entière, et le sultan de cette nation conserve encore de nom une sorte de suprématie honorifique sur les autres sultans ou *radjahs* ses voisins. Il prend le titre de maha-radjah, ou grand-radjah.

On distingue les Minangkabans de tous les autres habitants de l'île par le nom de Orany Malayo ou hommes malais; on pense qu'ils sont la véritable tige du peuple malais, qui forme une race particulière dans tout l'archipel Indien et jusque sur le continent de l'Asie.

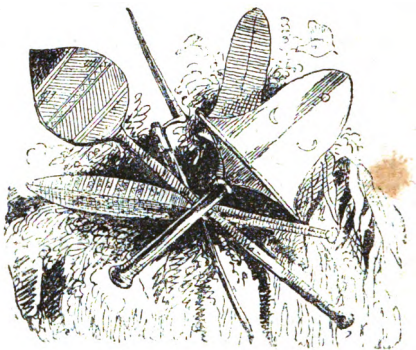
Le territoire occupé par les Minangkabans à Sumatra est enrichi de nombreuses mines d'or, que l'on exploite.

Quoique plusieurs nations chrétiennes de l'Europe possèdent des établissements sur les côtes de Sumatra, et que les Portugais aient autrefois régné assez avant dans l'intérieur de l'île, les mahométans y sont beaucoup plus nombreux que les chrétiens.

Auguste, qui n'eut point occasion de visiter Sumatra, dont pourtant il était si près, s'estima bien heureux de recueillir de la bouche d'un passager, sur le bâtiment où il se trouvait, le peu de

renseignements qu'on vient de rapporter au sujet de ce pays.

Mais à Java, il put s'instruire par ses propres yeux et faire des observations personnelles.





## CHAPITRE XI.

**Batavia. — Amok ! amok ! — Le sourounan de Bantam. — Javanais.**

On débarqua, pour quelques jours, dans le port de Batavia, cette célèbre capitale des possessions et de tout le commerce des Hollandais dans les mers des Indes, aux jours de leur splendeur. Les Anglais, étaient, à cette époque, loin de régner aussi universellement qu'eux sur ces mers et n'approchaient qu'à peine de leur prospérité.

Alors Batavia était la reine de l'archipel Indien, et l'Indoustan lui-même lui enviait sa magnificence et ses richesses.

Une année, c'était en 1672, Louis XIV, roi de France, avait fait la conquête de la Hollande : les Hollandais formèrent le hardi et sublime projet d'abandonner en masse le territoire arraché à grand'peine à la mer, qu'ils possédaient en Europe; ils décidèrent qu'ils se transporteraient sur leurs nom-

breux vaisseaux, au sein de leurs colonies de l'archipel Indien, à Java même, où leur indépendance devait se conserver intacte à côté de l'inépuisable source de leur prospérité commerciale. Ils n'auraient ainsi laissé à Louis XIV qu'un sol inondé, submergé par eux-mêmes, au moyen de leurs digues qu'ils auraient rompues. Louis XIV n'eût conquis qu'un marais putride et inutile; la Hollande eût désormais été à Java. Les destinées du monde entier auraient été changées par cette magnifique émigration de tout un peuple civilisé, qui de Java aurait touché d'une main à l'Asie, et de l'autre à l'Australie. Pour le malheur de la gloire et de la grandeur à venir des Hollandais, Louis XIV rentra dans ses limites, et ils n'émigrèrent point. Cependant Batavia resta longtemps encore après le centre du commerce de l'Asie, et c'est seulement au commencement de ce siècle que les Anglais, jaloux d'une puissance qui leur avait longtemps disputé la suprématie maritime et commerciale, s'emparèrent de la colonie hollandaise et y portèrent en peu de temps des coups si funestes, que quand ils la restituèrent bientôt après aux Hollandais, ceux-ci, dépourvus de marine, sans laquelle il n'y a point de colonies grandes et prospères, ne purent la rendre à sa splendeur éclipsée. Les maisons de Batavia ont été démolies, ses canaux à moitié comblés, et les palais de ses anciens négociants, qui le disputaient aux palais des rois européens, ont été renversés dans la poussière.

Il semble que les Anglais aient voulu effacer jusqu'au souvenir de la rivale qui leur porta longtemps ombrage. Il ne reste plus à Batavia que sa maison de ville, où se rassemblent la cour de justice et les ma-

gistrats municipaux, et ses magasins qui renferment encore les plus riches productions de l'île de Java.

La ville est presque déserte aujourd'hui, cette ville où, dans l'année 1751, il put mourir près de 60,000 personnes sans qu'elle parût dépeuplée; l'insalubrité de sa position ne ressort que davantage au milieu des ruines abandonnées qui la couvrent. La beauté de la rade, l'emplacement central et merveilleusement commercial du port, purent seuls, sans doute, décider les premiers Hollandais qui vinrent se fixer à Java, à construire leur principale ville sur un rivage bas et noyé par les marais qui l'entourent, par les plantes qui recouvrent ses eaux stagnantes et qui exhalent, pendant les nuits, des gaz méphitiques, causes de l'affreuse mortalité de l'année 1751. Peut-être aussi avaient-ils voulu renouveler sur d'autres mers le prodige de leur patrie européenne, conquise par leurs aïeux sur les flots de l'Océan. Maintenant, les Hollandais et les autres marchands européens habitent, pour la plupart, les campagnes environnantes, et ne viennent à Batavia que durant le jour, aux heures des affaires.

L'une des tristes rues de Batavia fut tout à coup animée, au moment où Auguste y passait, par un esclave enivré d'opium et qui, saisi d'une sorte de frénésie, courait au hasard, un couteau à la main, en criant : « *amok! amok!* » « tuez! tuez! » et qui frappait en effet, sans distinction d'âge, de sexe ni de rang, tous ceux qui se trouvaient à portée de son couteau sanglant.

Auguste, sans hésiter, se précipita au-devant de ce furieux, et passant adroitement à côté de lui, le saisit

d'abord par les cheveux, et ensuite par le bras pour lui arracher son arme. « Amok! amok! » criait le misérable en écumant de plus en plus, et il faisait des efforts inouïs pour se dégager des mains d'Auguste et le tuer. Mais Auguste était vigoureux; il vint bientôt à bout de le jeter à terre, et lui posant le genou sur la poitrine, il put lui arracher son couteau. « Amok! amok! » criait toujours le furibond à demi étouffé sous le genou d'Auguste, et ses yeux égarés semblaient encore chercher des victimes. Quelques personnes vinrent en aide au jeune Anglais, et l'on emporta l'esclave vers un lieu de sûreté pour qu'il fût mis entre les mains de qui de droit et puni selon l'énormité de son crime : car, les féroces Makassars et Boudgis, qui forment, au nombre de plus de 20,000, la classe des esclaves de Batavia et des environs, sont coutumiers du fait; ils s'enivrent ainsi sciemment avec de l'opium pour s'étourdir et se livrer ensuite à toute leur furie, et pour suivre et frapper les passants en jetant leur épouvantable cri d'*amok!* *amok!* « Tuez! tuez! »

Les environs de Batavia charmèrent plus Auguste que la ville. Il alla se promener jusqu'à Siram, et au-delà, traversant des campagnes remplies de baumes enivrants, parmi lesquels le benjoin, sorte de gomme qui ressemble à l'encens et à la myrrhe, mais qui est beaucoup plus précieuse par ses usages dans la médecine et dans les parfums, tenait le premier rang. Il remarqua que le benjoin découlait, au moyen d'une incision, du tronc d'un gros arbre touffu, dont les feuilles avaient de frappants rapports avec celles des limoniers. Chemin faisant Auguste cueillit et porta à ses lèvres quelques-uns des fruits de l'île de Java,

des ananas, des duriaons blancs comme le lait, aussi gros que les plus belles pommes, dont le goût, le moelleux et le parfum ne sont égaux ni par les plus exquisées gelées, ni par les liqueurs les plus savoureuses, et qui sont portés par un arbre nommé batan ; des mangas à la forme oblongue, à la couleur d'un vert jaune et tirant quelquefois sur le rouge, dont la pêche approche à peine pour la délicatesse et la fraîcheur, et qui, jusque dans l'amande que renferme leur noyau, ont de bienfaisantes propriétés. Auguste avait beaucoup entendu vanter les mongas par les enfants des Javanais ; mais comme il y en a de deux espèces, l'une délicieuse, et c'est celle qui vient d'être décrite, l'autre d'un vert clair, et pleine d'un poison subtil, il faillit être victime d'une cruelle méprise. Heureusement qu'un habitant de l'île, ayant vu le jeune Anglais cueillir un mongas vénéneux, d'où jaillissait déjà, sous le couteau, un jus blanc et tentateur, suspendit, par un cri poussé à temps, le fruit perfide au bord des lèvres prêtes à y puiser la mort. Au cri et à la pensée du danger qu'il venait de courir, Auguste, pâle et stupéfait, se promit bien de ne plus manger aucun fruit, ni porter à sa bouche aucune plante avant de les connaître parfaitement, et il eut en cela bien raison, car il n'est pas de pays qui ne renferme une foule de végétaux que l'expérience et la science peuvent rendre sans doute utiles et bienfaisants, mais qui peuvent aussi devenir funestes au téméraire qui en fait usage sans les connaître. Auguste parcourut des forêts de palmistes et de vastes plantations de bambous. Il passa, chemin faisant, sur des ponts d'une incroyable et effrayante légèreté, jetés de rochers en rochers au-dessus des torrents. Ils



étaient faits avec des bambous, et leur élasticité était telle qu'il suffisait d'y poser le pied pour qu'ils tremblassent. Leur solidité n'en était pas moins grande, et les torrents, lorsqu'ils se gonflaient avec fureur, n'avaient aucune prise sur eux.

Enfin Auguste eut le bonheur d'accompagner le capitaine du navire dans une visite qu'il fit au sultan ou *sousunan* de Bantam, royaume de l'île de Java occupé par les naturels du pays, dans le voisinage de Batavia.

Le souscunan de Bantam avait pour résidence un fort garni de canons de fonte venus d'Europe. Au milieu du logement intérieur, appelé le *dalm*, s'élevait une tour qui couronnait tout l'édifice. L'entrée du *dalm* ne parut pas fort imposante à Auguste; il lui fallut s'incliner pour s'introduire dans cette espèce de trou, qui se fermait au moyen d'une herse qui tombait lorsqu'on était entré. Auguste se trouva dans une salle spacieuse, faiblement éclairée par quelques ouvertures. Les murs, grossièrement crépis, étaient couverts de bonnets de plumes, de cottes de mailles matelassées, d'armes indiennes. Des femmes esclaves jouaient d'un singulier instrument appelé *gomgom*.

Ce n'était encore là que le vestibule : au fond de cette spacieuse salle, se trouvait la porte des appartements royaux. La seconde pièce était propre et meublée de sofas, qui formaient autour comme un divan à la turque. Tous les ornements étaient chinois, ce qui fit conjecturer à Auguste qu'à cette extrémité de l'Orient, la Chine est le modèle de la civilisation et du luxe.

Au milieu de la salle, était une table peinte en

laque; elle était chargée de vases de porcelaine, dans lesquels se trouvaient de l'arec et du bétel, que les habitants de ces contrées mâchent sans cesse. Il est même dans l'étiquette de ne pas se présenter devant le roi sans avoir de pareils ingrédients à la bouche; ces productions végétales sont supposées donner une agréable odeur à l'haleine.

Auguste parvint enfin, avec le capitaine, dans la troisième pièce où se tenait le souverain. Il était assis au bout d'une grande table, sur un fauteuil de fabrique chinoise. Autour de cette table étaient cinq reines. Tout ce qui était d'un rang inférieur à la royauté se tenait debout le long des murs de la salle. Les introducteurs d'Auguste et du capitaine se prosternèrent devant le sousouan, et ne s'approchèrent de lui qu'en rampant le plus bas possible. Ils présentèrent les deux étrangers, puis allèrent s'accroupir sur leurs talons au bas bout de la salle. La cour du sousouan est surtout composée de femmes. Des femmes esclaves tenaient autour du souverain des cassolettes, des miroirs, des boîtes d'or renfermant du tabac et des pipes. Derrière le prince, se tenaient d'autres femmes dont les fonctions étaient toutes militaires : c'étaient de véritables gardes-du-corps qu'Auguste vit fonctionner avec le plus grand étonnement. Elles se relevaient et montaient alternativement et par détachement la garde auprès du *sousouan*. Elles étaient armées de cimeterres de moyenne longueur, mais sans baudrier ni ceinturon; elles les portaient à la main, sans les tirer du fourreau.

Pendant tout le temps que dura l'entrevue, l'interprète, qui porte le titre de *pangorangus* ou chef des *jughabis*, resta à genoux en signe de respect.

Auguste aurait eu bien d'autres études curieuses de mœurs à faire dans l'île de Java, qui est divisée en plusieurs états avec leurs souverains respectifs dont plusieurs paient tribut aux Européens et dont quelques-uns aussi sont totalement indépendants. Il aurait bien vivement désiré pénétrer au milieu des immenses forêts de Tek, de l'intérieur de l'île, où se trouve Madjapahet, l'antique capitale des Javanais dans les temps florissants de leur empire, et il eût trouvé un grand intérêt à visiter les ruines des temples en briques et les débris de portes de cette ville, qui dénotent une civilisation déjà bien ancienne.

Mais le navire était sur son départ, et Auguste dut se contenter des notions qu'il acquit à Batavia et dans l'état de Bantam sur les Javanais en général. Il sut que ces peuples se prétendaient issus des Indous et des habitants de l'antique Égypte. La douceur, la tranquillité, la politesse et même la timidité de leur caractère disaient assez d'ailleurs que les Javanais étaient d'un sang différent de celui des Malais et des Boudgis, au naturel féroce et dissimulé. Auguste remarqua que tous les Javanais qu'il vit ne parlaient que lentement et avec la plus grande circonspection.

L'ancien culte des Javanais était celui de l'Indoustan, dont ils ont même encore conservé quelques pratiques, quoiqu'ils aient embrassé depuis, mais sans fanatisme, le culte de Mahomet.

En qualité d'homme libre, Auguste se sentit plus d'une fois le cœur soulevé, comme cela avait eu lieu en présence des servilités de la cour du *sousouan* de Bantam, lorsqu'il vit les Javanais témoigner en toute

occasion de leur soumission poussée jusqu'à la bassesse envers leurs supérieurs. Un jour, il rencontra



Chef javanais.

un chef javanais, qui se promenait sans cérémonial et dans sa tenue la plus ordinaire. Incontinent tout le monde s'assit sur les talons, et resta dans cette posture jusqu'à ce qu'il fût passé. Une autre fois il vit des hommes et des femmes du pays baiser en preuve d'humilité les genoux et la plante des pieds d'un de ces chefs, qui n'était pourtant pas *sousounan*. Jamais Auguste ne put s'accoutumer à être le témoin indifférent de cette dégradation de l'humanité, et il s'in-

dignait que les Européens, loin d'essayer de rendre aux Javanais le sentiment de leur propre dignité, contribuassent au contraire, dans un but d'intérêt et de domination, à augmenter leur abjection.





## CHAPITRE XII.

L'île Célèbes. — Macassar. — Végétation. — Oiseaux. — Habitants. — Alfourous. — Maisons des Alfourous. — Leurs sépultures. — Leurs chevaux. — L'île d'Amboïne. — Incendie. — Pêcheurs d'Amboïne. — Femmes d'Amboïne. — Les Moluques en général. — Retour.

Le navire cingla donc pour Macassar, ville de dix mille habitants, et le principal des établissements hollandais dans l'île Célèbes.

A Macassar, Auguste commença à retrouver les délices de la terre des Papous, qu'il avait crues perdues pour jamais lors de son naufrage. Les roses, les jasmins, les tubéreuses, les jonquilles et les bougna-génémors, fleur qui surpasse toutes les autres par l'éclat de ses couleurs et le charme de son parfum, embaumaient les campagnes.

Partout croissaient les bananes et les oranges ; le manglier, arbre qui ressemble, pour le bois et la feuille, à nos noyers, laissait partout pendre son beau fruit à la couleur rouge, au goût si sucré.

Dans les forêts de bambous hauts de près de quarante pieds, dans les citronniers et les orangers, se jouaient une variété infinie de perroquets, parmi lesquels on distinguait le kakatoës

blanc, dont la tête est surmontée d'un diadème de plumes jaune-serin; l'ara bleu, jaune et rouge; le lori, presque entièrement rouge, et dont la gorge est d'une couleur de feu éclatante, nuancée d'un beau noir. Le tenrougoulou, qui n'est pas plus gros qu'un moineau, et qui a le dos d'un vert émeraude éclatant, le ventre d'un jaune d'or très vif, la queue bleu de ciel, le bec et les pattes écarlates, se tenait, comme les martins-pêcheurs, au bord des rivières, et plongeait de temps à autre pour attraper quelque poisson.

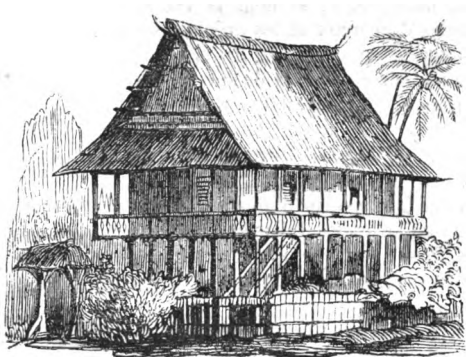


Alfours, habitant de Célèbes.

**Les habitants de Célèbes, outre les Européens**

établis sur plusieurs points de la côte, peuvent se diviser en deux races distinctes : l'une, qui occupe les contrées basses et le voisinage de la mer, est la race malaie, qu'Auguste remarqua pour ses mœurs belliqueuses et querelleuses, et ses habitudes de commerce et de navigation ; l'autre, qui vit sur les montagnes, était désignée sous le nom d'Alfourous. Les Alfourous de Célèbes parurent en général à Auguste de haute taille ; les traits de leur visage étaient arrondis, et leur expression ne manquait pas de douceur. Ils semblaient rechercher les occupations paisibles et affectionner les jeux, les danses, et les ajustements où brillaient l'or et les plumes d'oiseaux de paradis.

Auguste admira les maisons des Alfourous dont



Habitation des Alfourous à Tondano.

n'approchent, ni pour la grâce, ni pour le pittoresque, les plus jolis chalets de la Suisse. Leur lé-



gèrènté' empêche pas leur solidité. Elles sont élevées sur des poteaux taillés et sculptés; quelquefois ces piliers et les larges escaliers qui mènent au logis sont en ébène ou en racine. Des toits fort élevés et couverts en cannes à sucre ou en cocotiers, dominant ces élégantes constructions. S'il se trouve un lac ou une rivière, les Alfourous aiment à planter leurs demeures au-dessus des eaux, bien d'accord en cela avec leurs conquérants, les Hollandais.

Les sépultures des Alfourous, qui se composent de grosses urnes de pierre, ont cela de remarquable que les cadavres y sont accroupis.

Les Alfourous montent une race de petits chevaux infatigables, et dont la vitesse à travers les chemins dangereux et les précipices qui coupent les montagnes, épouvante les Européens.

Les admirables forêts de l'île Célèbes sont percées de routes d'un travail qui ne surprend pas peu notre jeune voyageur, à cause de la profondeur des ravins et de la rapidité des torrents sur lesquels il vit partout pratiqués de jolis ponts couverts.

Grâce à la vigueur d'un cheval que lui procura un Alfourou, Auguste lui-même put voyager dans ces fondrières aussi vite et avec autant de sécurité que sur les promenades d'Hyde-Park à Londres.

Après quelques jours de repos à Macassar, on mit à la voile pour Amboine, l'une des plus petites, mais en revanche l'une des plus intéressantes des îles Moluques, mot arabe qui signifie îles royales.

L'archipel des Moluques renferme un grand nombre d'îles qui presque toutes dépendent plus ou moins des Hollandais. On peut les réunir en trois

groupes, qui sont celui de Guilolo, celui de Bander, et celui d'Amboine au milieu duquel navigua bientôt Auguste.

Les Moluques sont célèbres par les épiceries qu'elles produisent, et qui ont été pour les Hollandais une source de richesses aussi importante que les mines du Pérou pour les Espagnols. Le navire qui portait le jeune Auguste était encore à une assez grande distance de la côte de la principale île du groupe d'Amboine, que de toutes parts les brises de terre lui apportaient les senteurs des girofliers, des cannelliers, des muscadiers, des bois de sandal, des orangers, des citronniers, des aloës, des cocotiers et d'une incalculable quantité de plantes aromatiques.

Ce fut une chose ravissante à voir que les belles et riches montagnes d'Amboine, avec sa vaste baie qui s'enfonce profondément dans les terres et offre aux vaisseaux un abri sûr et commode. De toutes parts, la terre était rafraîchie par de nombreux ruisseaux qui coulaient dans des ravins délicieux. Un spectacle étrange vint pourtant jeter un moment d'épouvante dans le cœur d'Auguste. Un incendie se déclara de lui-même, spontanément, sur la côte. C'était une herbe haute et touffue que les Malais nomment *cous-cous*, qui s'enflammait par la seule ardeur du soleil. Des troupeaux de cerfs, qui en habitaient les retraites, s'enfuyaient éperdus dans toutes les directions, et des chasseurs eux-mêmes, saisis à l'improviste par les flammes, avaient peine à s'en échapper. Heureusement que l'incendie cessa faute d'aliments.

Ce fut bientôt encore un autre spectacle. Des pêcheurs malais couvraient la baie d'Amboine, montés

sur des pirogues qui contenaient d'immenses filets. Ils chantaient en battant la mesure avec les avirons, sur les bords de l'embarcation ; et de temps à autre le patron lui-même accompagnait les chants avec un tam-tam.

Le soir approchait, mais les chants ne cessèrent pas ; les pêcheurs couvrirent les eaux d'une illumination prodigieuse, et allumèrent un grand nombre de feux pour attirer le poisson. Le navire fut éclairé jusqu'au port par ces feux fantastiques qui se reflétaient dans la mer comme de scintillantes étoiles.

Des naturels de l'île, des femmes surtout, dans leur costume national, respiraient, sur le port, la fraîcheur du soir. Quelques-unes étaient chargées de bracelets d'or, ornés de cristaux qui étaient taillés dans les formes les plus variées. L'élégance de leurs manières, l'éclat de leurs vêtements flottants, rappelaient les femmes de l'ancienne Grèce.

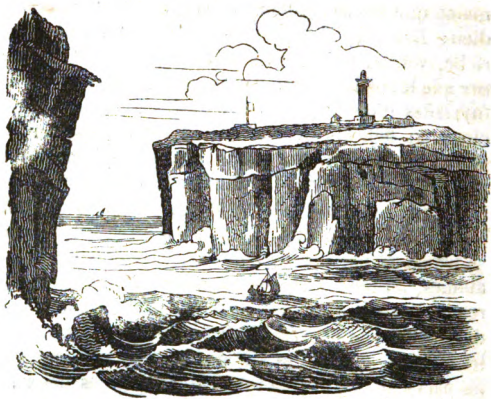
Plus loin, des groupes formaient des danses animées par des chants qui retraçaient souvent les événements historiques du pays. On croyait vraiment aborder dans quelque île enchantée ou se retrouver au temps du poète Homère.

Auguste aurait eu peine à se détacher de l'île d'Amboine, s'il n'avait dû mettre tous ses soins à retrouver sa famille. Il ne vit pas, à beaucoup près, toutes les Moluques, ces îles d'où s'exhalent tant de parfums que l'atmosphère s'en empreint au loin et que les brises de terre les portent, par bouffées enivrantes, aux vaisseaux encore bien loin en mer. Il n'avait fait qu'entrevoir Guilolo, espèce d'île Célèbes en petit, dont les hauts sommets volcaniques vont se perdre dans les nuages ; Tidor, dont les délices sur-

passent l'imagination des hommes ; Mixoal, voisine de la terre des Papous, et qui renferme, comme celle-ci, ces rubis, ces émeraudes, toutes ces pierreries vivantes et voltigeantes qu'on appelle oiseaux de paradis ; les trois îles Xulla , où l'on voit un rocher de forme humaine que les navigateurs malais vénèrent comme un dieu ; Bourou , l'île dont le nom veut dire *oiseau*, riche, variée, reflétant de toutes parts l'or et la pourpre que le soleil y verse par torrents, Bourou dont les myriades d'oiseaux , et entre autres les louris si gracieux, si délicats qu'on ne peut les transporter vivants, mirent, du haut des arbres, leur plumage resplendissant dans l'eau des fontaines, aussi nombreuses que claires et ombragées. Enfin, il ne vit pas Céram, la grande et pittoresque île, où des forêts entières, en se penchant par-dessus des ravins semblables à des abîmes, au fond desquels mugissent d'impétueux torrents, forment de vastes ponts naturels, sans lesquels des cantons entiers seraient inaccessibles ; Céram, dont les villages sont situés sur des plateaux auxquels on ne parvient que par de longs escaliers. Les deux îles de Timor et de Timor-Laout, aux forêts de bois de rose et de sandal , passèrent aussi, comme une vision rapide, devant les regards d'Auguste ; mais du moins le jeune naufragé avait pu remplacer, à Amboine , le bel oiseau de paradis qu'il avait destiné à Jenny avant la perte de sa petite pacotille. Hélas ! le pauvre enfant, de tant d'espérances de fortune, ce fut en apparence tout ce qu'il rapporta à sa famille.

Le navire qui le ramenait fit voile d'Amboine directement pour Port-Jackson , et passa le détroit de Torres, entre la Nouvelle-Guinée et la pointe septentrionale de l'Australie, qui forme le cap York.

Cette fois le voyage fut complètement heureux. Le cœur d'Auguste fut traversé par mille émotions à la vue de Port-Jackson. Qu'était devenue sa chère fa-



Port-Jackson

mille pendant son absence ? Il espérait, il tremblait à la fois. Avait-on reçu sa lettre ? Connaissait-on son naufrage ? Savait-on ce qu'il était devenu ? Peut-être on le croyait mort. Il ne savait à quelle pensée s'arrêter. Enfin, une minute suffit pour éclairer de part et d'autre les événements d'une si longue absence. Auguste tomba dans les bras de sa famille qu'il retrouva tout entière, qui le couvrit de baisers et de larmes et qui ne lui demanda pas compte de ses espérances de

fortune, puisqu'elle le revoyait, lui pour qui leur tendresse était d'autant plus vive que longtemps ils l'avaient cru perdu.

« Tiens, dit Auguste à Jenny, quand il fut un peu remis de son émotion, voilà tout ce que ton frère te rapporte de ses voyages ; un moment il avait espéré mieux. »

Et en même temps il offrait à sa sœur le bel oiseau de paradis qu'il avait acheté récemment aux Moluques.

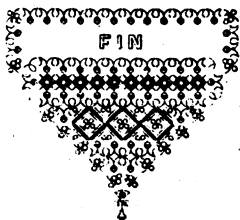
« J'en avais bien d'autres, dit-il, en sentant ses yeux s'humecter de larmes ; mais la mer me les a ravis. »

Le gouverneur de la colonie passait alors à cheval auprès de la maison de John Lyvesay ; il savait Auguste de retour ; il mit pied à terre et s'approcha de la maison. Tout le monde s'avança vers la porte pour lui faire honneur.

« Je sais ce qui est arrivé à votre fils, dit-il, mais je ne me tiens pas pour battu : j'ai prédit qu'il rapporterait la fortune de son voyage, il l'a rapportée, puisqu'il a acquis la science, et, de ce jour je l'attache comme secrétaire à ma personne. Il sera le protecteur de sa chère famille. Et, quant à vous, John Lyvesay, heureux père de ces charmants enfants, votre conduite a été toujours si noble et si digne depuis votre exil, que je vous réponds, avant peu, d'une liberté complète. Notre gracieuse reine, à laquelle je vais la demander, ne me refusera pas cette faveur. »

Qu'on juge du bonheur, de la joie de cette famille, revoir un fils chéri et qu'on avait longtemps pleuré, et le même jour, au même instant, recevoir la pro-

messe formelle d'une grâce qui , en finissant tous ses maux , devait effacer la dernière trace de la faute de son chef ! C'en était trop pour ces cœurs brisés : aussi Dieu seul, auquel ils adressèrent leurs pieuses actions de grâces , put-il leur rendre le calme dont ils avaient besoin pour ne pas mourir du bonheur que leur promettait l'avenir.



## **TABLE DES MATIÈRES.**







## TABLE DES CHAPITRES.



### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

**Prologue.**—Histoire d'un déporté. — Botany-Bay ou la baie de la Botanique. — Les *convicts* ou condamnés de la Nouvelle Galles-du-Sud.

### CHAPITRE II.

**Les antipodes.**—Le monde renversé. — Végétaux. — Arbres extraordinaires de l'Australie. — Animaux singuliers. — La chasse au kangourou. — Le serpent noir. — Les fourmis d'Australie. — Insectes. — Oiseaux. — Le menurelyre, etc.

11

### CHAPITRE III.

**Expéditions dans l'intérieur de l'Australie.** — Le déporté et son fils aîné en font partie. — Rencontre d'une famille australienne. — Un tombeau. — Nouveaux sauvages. — Cabanes des Australiens. — L'incendie

21

#### CHAPITRE IV.

La colonie anglaise de la Nouvelle-Galles méridionale. — L'île de Diemen ou la Tasmanie. — Naturels de cette île. 31

#### CHAPITRE V.

Les îles Salomon. — La Nouvelle-Bretagne. — La Nouvelle-Irlande. — Végétation de la Nouvelle-Irlande. — Naturels. — Leurs habitations. — Leurs repas. — Leurs usages. — L'île des Cocos. — La Nouvelle-Hanovre et autres îles. 41

#### CHAPITRE VI

La Nouvelle-Guinée et la Terre des Papous. — Végétation. — Oiseaux extraordinaires. — Les gobe-mouches. — Les loris. — Les paradis. — Habitants de la Nouvelle-Guinée. Maisons des Papous. — Commerce des Papous. — Les Alfours des montagnes de la Nouvelle-Guinée. — Attaque des Alfours. — Auguste se signale. 53

#### CHAPITRE VII.

L'île Waigiou. — Les îles Pelew ou Palaos. — Habitants. — Habitations. — Ustensiles. — Gouvernement. — Les îles Carolines. — L'île d'Oualan. — Les Carolins. — Leurs maisons. — Leurs tombeaux. — Les îles Marie-Anne ou Mariannes. — L'île de Guam ou Gouham. — La ville d'Agagna. — Habitants. — Usages. — Mœurs. — Costumes. 63

#### CHAPITRE VIII

Tempête. — Naufrage. — Bonin-Sima. — Auguste est mis sur un navire partant pour le Japon. — La Femme de Loth. — Îles du Japon. — L'île Nippon. — Aspect de cette île. — Yédo. — Une maison particulière. — Quartiers. — Rues. Le palais de l'empereur. — Mœurs, coutumes, usages, costumes des Japonais. — Départ pour l'île de Kiusu. — Le daïri. — Culte des Japonais. — Martyre des chrétiens. — Départ pour Luçon. 75

CHAPITRE IX.

Manille. — L'Alméida. — Les cases tagales. — Les Ocphons.  
— Départ d'Auguste pour le Port-Jackson. 101

CHAPITRE X.

Borneo. — Les Malais. — Les Dayaks. — L'orang-outang. —  
Le chat volant. — Sumatra. — Les Achinais. — Les Mi-  
nangkabans. — L'île de Java. 109

CHAPITRE XI.

Batavia. — Amok ! amok. — Le sourounan de Bantam. —  
Javanais. 119

CHAPITRE XII.

L'île Célèbes. — Macassar. — Végétation. — Oiseaux. —  
Habitants. — Alfourous. — Maisons des Alfourous. — Leurs  
sépultures. — Leurs chevaux. — L'île d'Amboine. — Incendie.  
— Pêcheurs d'Amboine. — Femmes d'Amboine — Les Mo-  
luques en général. — Retour. 129

FIN DE LA TABLE.









G.

Guérin  
(2)



